VOLUME IV. WINNIPEG, MERCREDI, 2 Aout 1916 NUMERO 12

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Im[illegible]é et publié par la
"WEST CAN[illegible]A PUB. CO. LTD."
619 Ave[illegible]Dermot
Téléphones - - [illegible]y 4264-4265

ENCYCLIQUE ET BILINGUISME. — RAPPORT D'EVEQUE

Il y a une quinzaine, le **Telegram** reproduisant le **Daily Mail** de Montréal, nous apprenait que le Pape venait de publier une très importante encyclique sur le bilinguisme. En résumé, Rome donnait raison à nos adversaires et notre clergé recevait ordre de se tenir à l'écart du mouvement national. Nous devrions donc à l'avenir faire nos luttes sans l'appui séculaire de notre clergé.

Cela nous laissa froid. Deux ou trois semaines plus tôt, nous avions lu dans le **Pays** un sommaire de cette prétendue encyclique. De toute évidence, le canard du **Pays** s'était réfugié au **Daily Mail** de Montréal, d'où il avait pris son vol vers nos plaines. Le 20 juillet dernier, la presse anglaise de Québec et d'Ontario publiait une lettre de Mgr. Fallon à son clergé et une autre du cardinal de Lai à Mgr Fallon. Toutes deux nous intéressent parce qu'elles touchent au bilinguisme, surtout au problème bilingue dans le diocèse de London, et parce qu'elles sont probablement à la base de la rumeur de cette prétendue encyclique sur le bilinguisme. Que des journaux aient trouvé dans ces deux documents une condamnation du bilinguisme, une décision de Rome commandant à notre clergé de se tenir à l'écart de nos luttes nationales, c'est que, pour des motifs qu'ils ne veulent pas avouer, ils y ont lu ce qui n'y était point dit. Voici ces deux documents, dont le premier est la lettre de Mgr Fallon à son clergé.

Cathédrale de Saint-Pierre, London, Canada.
25 avril 1916.

Révérend et cher monsieur le curé,

En avril 1915, j'ai adressé à Son Eminence le cardinal de Laï, comme c'était mon devoir, le rapport quinquennal du diocèse de London. C'était un simple exposé de faits rédigé par moi, avec l'aide du Très Révérend D. O'Connor et de mon secrétaire, le révérend J. A. Harding. Je crois que je puis sans crainte les prendre à témoin que rien n'y était exagéré et que rien n'y fut mis par malice.

J'y racontais en toute simplicité et pour notre crédit à tous ce qui avait été fait par vous tous et vos ouailles en collaboration avec moi pour l'avancement de l'Eglise et pour le raffermissement de la Foi dans ce diocèse, durant les cinq années précédentes. L'agitation nationaliste et les querelles de race soulevées publiquement et secrètement par un petit nombre de prêtres qui ont oublié les voeux de leur ordination et poussés par certains laïques intéressés, y reçurent l'attention qu'elles méritaient, ni plus ni moins.

Ce rapport a été étudié avec soin par la Sacrée Congrgéation de la Consistoriale. Ci-inclus je vous envoie pour votre édification personnelle la lettre du cardinal secrétaire de la Sacrée Congrégation de la Consistoriale qui est le résultat de l'étude de notre rapport diocésain.

La lecture attentive, studieuse et fréquente de cette lettre ne pourra que nous être d'une grande utilité dans la formation de nos opinions et dans la direction de notre travail.

Avec ma bénédiction cordiale,

Je demeure votre dévoué en J.-C.,

M.-F. Fallon,
Evêque de London.

De la réponse du cardinal de Laï, nous ne citons que la partie essentielle et qui de loin semble avoir trait à la question de langue. Ce que nous omettons comprend l'expression de la joie de Rome à la vue des progrès du diocèse de London.

"Toutefois, il y a encore d'autres choses qu'il faudra accomplir le plus tôt possible pour l'honneur de l'Eglise et pour le salut des âmes. C'est pourquoi les Pères Eminentissimes demandent instamment que vous tâchiez de toutes vos forces de faire régner la paix parmi les fidèles catholiques de langue et de race différentes qui demeurent dans votre diocèse. Puissent-elles ne point sortir de votre esprit les paroles qu'adressa aux envoyés canadiens Pie X par sa lettre du premier juillet 1911: "C'est pourquoi nous voulons tout d'abord que vous vous efforciez avec prudence et persévérance de faire disparaître absolument toutes les causes de désaccord entre catholiques, du fait de la différence de race et de langue. Rien, en effet, ne sied mieux à des hommes de la même foi, du même troupeau, que d'être animés entre eux d'un esprit de concorde, rien n'est plus indispensable que cette concorde pour faire avancer la religion dans la vaste étendue de notre pays."

"Que les prêtres qui, par votre ordre très sage, doivent être versés dans les langues anglaise et française, fassent preuve dans leur saint ministère d'une égale charité envers tous les fidèles; que les sociétés nationalistes, s'il y en a, ne soient pas trop encouragées, par le clergé surtout, quand elles ne sont pas propres à développer la charité; que la curie épiscopale se conforme à la règle des canons 117 et 650 du Concile Plénier de Québec et ne renonce à aucune des autres choses que vous aurez trouvées propres à avancer la gloire de Dieu et le salut des âmes."

On ne saurait nier l'importance des conseils donnés par le préfet de la Consistoriale pour la solution des difficultés entre catholiques de races différentes. S'appuyant sur la parole de l'illustre et saint Pie X: "C'est pourquoi nous désirons surtout que vous vous efforciez, avec prudence et persévérance, de faire disparaître les causes de conflit entre les catholiques au sujet de différences de races et de langues", le cardinal demande à Mgr Fallon de rétablir la paix entre les différentes factions de son diocèse.

Cela est excellent. Nul doute que c'est le désir de tous les bons catholiques de voir régner la paix entre tous les fils de l'Eglise. Mais, comme le note notre vaillant confrère d'Ottawa, le **Droit,** il y a deux modes de rétablir la paix entre factions. Le premier, qui vaut pour Mgr Fallon comme pour tous ses diocésains, c'est de supprimer les sources de discordes et de récriminations en donnant à tous justice et en ne violant les droits d'aucune faction. Le second, auquel l'on recourt vainement en certains quartiers, c'est de supprimer la faction lésée. Et certes, comme le note encore le **Droit,** cela n'était pas la pensée du vénéré et saint Pie X quand il donnait son conseil aux délégués canadiens. Car l'Eglise a toujours respecté les légitimes aspirations des races et elle se souvient, selon la belle formule de M. Henri Bourassa, que "le Christ, en mourant sur la croix, n'a imposé à personne l'obligation de renier sa race pour Lui demeurer fidèle".

Car plus que jamais s'impose à Rome que rien ne vaut autant pour sauvegarder la foi d'une race que des prêtres qui parlent sa langue. Si quelqu'un en doute, il lui suffira pour revenir de cette erreur, de relire cette magnifique lettre aux évêques des Etats-Unis dans laquelle le pape déplorait la perte de centaines de mille d'Italiens et de Polonais, éloignés de l'Eglise parce qu'il ne leur avait pas été donné de prier Dieu dans la langue de leurs pères, et auxquels il prie les évêques américains de donner des pasteurs de leur langue. Même la réponse du cardinal de Laï formule ce voeu: "Que vos prêtres qui, par votre ordre très sage, **doivent être versés dans les deux langues anglaise et française,** fassent preuve, dans leur saint ministère, d'une égale charité envers tous les fidèles." Formule discrète, mais qui n'en a pas moins de vigueur. Souhaitons qu'elle soit entendue et comprise dans le diocèse de London. Si elle l'avait été, nous n'aurions pas eu le triste spectacle de voir déclancher, par celui-là même qui le premier en vertu de sa haute situation aurait dû donner l'exemple d'une "égale charité envers tous les fidèles", la persécution ontarienne contre l'école bilingue.

CERCLES LOCAUX

Déjà les délégués de l'Association d'Education ont visité plusieurs centres français non organisés. Ce travail d'organisation se poursuivra cette semaine et la semaine prochaine. Après un ajournement durant la moisson, il reprendra.

Ce n'est pas une mince tâche. Elle est plutôt ingrate et n'offre apparemment que peu de profit. Cependant, il ne faut pas se méprendre sur sa valeur. C'est à la vérité le travail fondamental et essentiel de l'Association d'Education. Sans lui, tous nos efforts ne seraient qu'un vain feu de paille. Nous l'avons dit et redit, et nous le répétons encore: Le cercle local, c'est la cellule vitale de notre Association d'Education. Pour brillant, intelligent et actif que soit un comité exécutif, quelque tenaces, dévoués et travailleurs que puissent être les membres des sous-comités de Saint-Boniface et Winnipeg, il n'en est pas moins certain que tous aboutiront à un insuccès s'ils n'ont point la coopération des comités locaux. L'Association d'Education est un corps qui doit vivre d'une vie intense non seulement au cerveau et au coeur, mais encore dans tous et chacun de ses membres. Si le froid gagne un de ces membres, il ne pourra que se propager au cerveau et au coeur.

Donc, formons des comités locaux là où ils n'existent pas encore. C'est tâche facile et simple. Jugez-en par ce court extrait de la constitution. Il vous donne et la composition et le rouage du cercle local.

"C".—DES GROUPES LOCAUX

COMPOSITION:

L'ensemble des membres de l'Association dans un district constitue le groupe local.

Les limites d'un district sont les limites de la paroisse ou de la desserte.

OFFICIERS:

Chaque groupe local est dirigé par un comité d'un président, d'un vice-président, d'un secrétaire-trésorier, et de conseillers, élus annuellement par les membres du groupe local.

Le curé de la paroisse ainsi que les membres de la localité faisant partie du comité général feront ex-officio partie du Comité du groupe local.

REGLEMENT DES DIFFICULTES:

Les difficultés survenant entre les membres d'un groupe local ne seront jamais discutées en public, mais seront soumises au comité exécutif qui en décidera.

RAPPORTS:

Le président de chaque groupe local devra remettre mensuellement au trésorier de l'Association le montant des sommes perçues pour l'oeuvre de l'Association, et un mois avant la convention générale, faire rapport au secrétaire de l'Association sur les matières mentionnées au paragraphe 2 de l'article XXI du présent règlement.

1o—Il sera du devoir de chaque groupe local d'avoir une réunion du comité une fois par mois.

2o—Il sera du devoir de chaque groupe local d'organiser au moins une fois par année une assemblée publique de toutes les personnes de langue française à laquelle un conférencier traitera un sujet intéressant directement l'oeuvre poursuivie par l'Association, lequel conférencier sera choisi ou approuvé par le comité exécutif.

OFFICIERS POUR RIRE

(Le **Nationaliste**)

Un journal de Londres supplie sir Sam Hughes d'exercer plus de retenue dans la distribution de ses titres de colonel honoraire. Il paraît, en effet, que notre irrépressible ministre a saupoudré la ville de Londres de colonels canadiens par politesse, auxquels les vrais soldats se voient obligés de rendre les honeurs du salut militaire partout où ils les rencontrent. Naturellement, ces beaux messieurs se sont empressés de se procurer des uniformes et paradent à la grande semaine comme s'ils allaient partir incessamment pour la ligne de feu. Cela devient agaçant, dit le **London Standard,** et le ministre canadien devrait bien avertir ses marionnettes de danser moins souvent devant le public.

Il est curieux de consulter les archives canadiennes à ce sujet. On y constate qu'il existe actuellement au Canada 332 officiers honoraires des forces canadiennes, dont 49 depuis la Confédération jusqu'au moment où M. Sam Hughes devint le ministre des milices canadiennes. Depuis deux ou trois ans, il a distribué ces hochets d'une main généreuse, de sorte que, dans quelque petite ville canadienne où l'on aille maintenant, on est assuré de trouver un citoyen quelconque ayant le droit d'endosser l'uniforme militaire et de se promener ainsi par les voies publiques en exigeant le salut des soldats qui vont combattre. Cette pratique est pour le moins ridicule, et il était temps que quelqu'un vînt crier haro, aussi bien ici qu'en Angleterre, ou "At Home" pour parler comme les Anglo-Canadiens, qui considèrent toujours le Canada comme un terre d'exil où ils se trouvent de passage, "gémissant et pleurant".

Plaignons ces pauvres gens éloignés de leur **home** par un sort cruel, mais exigeons qu'ils cessent de nous agacer avec des uniformes qu'on ne peut décemment porter en public à moins d'avoir le courage d'aller les faire voir à l'ennemi.

JUSQU'OU ON PEUT ENTENDRE LE CANON

Paris, 2 juillet. — Jusqu'où peut-on entendre la canonnade du front?...

D'après les expériences qu'il a faites et les communications qui lui ont été adressées par des correspondants, M. Bigourdan a démontré, hier, à l'Académie des Sciences, que l'on peut entendre la canonnade du front à une distance de 125 à 157 milles. La zone où le son serait ainsi perçu peut être jalonnée par une ligne passant par Fécamp, Le Havre, Villiers-sur-Mer, Pont-l'Evêque, Alençon, Orléans, Auxerre et Semur. On a même perçu le bruit de la canonnade jusque dans la Nièvre.

Comment l'on se nourrit en Allemagne

M. de Betmann-Holweg peut crâner et proclamer à la tribune du Reichstag que l'Allemagne est victorieuse. Il peut même s'étendre avec complaisance sur sa fameuse carte de guerre, où s'inscrivent les territoires encore occupés par les armées allemandes. Vaines paroles. Confiance de parade. Il sait fort bien que nous avons, nous aussi, une carte de guerre qui n'est pas très inférieure à la sienne. Regardez-la, monsieur le chancelier. Vous y verrez deux taches immenses. Celle-ci couvre toutes les mers, et votre défaite du Jutland n'y changera rien. Celle-là s'étend sur ces belles colonies allemandes dont vous étiez si fier, et qui, avant les hostilités, vous en souvenez-vous, étaient l'orgueil de vos pangermanistes excités. Votre carte de guerre, déjà passablement écornée par nos amis russes, n'est donc pas pour nous émouvoir. Parlez-nous plutôt de vos cartes de pain, de viande, de graisse, de beurre, dont vos compatriotes font en ce moment un usage vraiment immodéré...

Ce n'est pas par la famine que nous triompherons

Certes nous nous garderons d'exagérer et nous proclamerons bien haut que ce n'est pas la famine qui mettra l'Allemagne à genoux, comme l'écrivait un peu ingénument un écrivain-consul. N'hésitons pas non plus à affirmer que la récolte sera, de l'autre côté du Rhin, très supérieure à celle de l'été dernier, qui a été détestable, et qu'à force de ravitailler nos adversaires, la Roumanie et la Hollande, infatigables pourvoyeuses, ont certainement aidé l'Allemagne à sortir d'une période critique. Enfin, soyez persuadés que M. von Batocki, dictateur "au ventre", saura organiser une meilleure répartition des vivres dans la forteresse assiégée. Forteresse assiégée? Le mot n'est pas de moi, et j'en laisse la paternité à la **Frankfurter Zeitung,** qui, d'ordinaire, sait se garder de toute exagération. Il est vrai qu'il faut bien apitoyer un peu les Américains.

Le rationnement des vivres

Ainsi, pas de famine, mais en atendent la prochaine récolte, pénurie générale. Une pénurie qui se traduit par un véritable rationnement. Pour vous en donner une idée, voici ce que reçoivent, **par semaine,** deux millions de Berlinois.

1,400 grammes de pain.
250 grammes de viande.
150 grammes de beurre.
Deux oeufs et sept livres de pommes de terre.

Serrez les ventres

Tristes agapes pour des gosiers habitués à s'empiffrer à pleins bords. Mais ce n'est pas seulement Berlin qui connaît ces lamentables menus. Dans les grandes villes de l'Empire, la viande est à peu près aussi rare que dans la capitale. A Chemnitz, la ration, qui était de 600 grammes par semaine, a été abaissée à 300. Dans le duché d'Anhalt, elle atteint 325 grammes, et 400 à Erfurt. A Hambourg, la réglementation est devenue très rigoureuse. Comme la viande, le lait et le beurre ne sont guère fournis en quantité plus considérable qu'à Berlin. A Munich, les hommes au-dessus de seize ans ne peuvent obtenir plus d'un quart de litre par jour. Encore envisage-t-on la suppression de ce bol de lait quotidien afin de pouvoir continuer à alimenter les femmes et les enfants. Est-il besoin d'ajouter que tous les produits de première nécessité ont subi une hausse considérable qui, pour certains, atteint 100, 200 et 300 poru 100. J'extrait du **Vorwaerts** ce tableau significatif:

	1914	1915
Pommes de terre	.25 pf.	.65 pf.
Viande de conserve........	1 mark	2 m. 80
Saucisse de porc..	1 m. 20	2 m. 50
Jambon cuit	1 m. 60	2 m. 50
Beurre de table ..	1 m. 20	2 m. 80
Margarine......	0 m. 80	2 m.
Cacao	1 m. 20	5 m.
Café.	1 m. 44	2 m. 80

Il faut attendre des heures

Et non seulement tout cela coûte très cher, mais il faut encore attendre des heures, subir de pénibles et interminables stations devant les magasins avant de se voir délivrer des rations pesées au compte-goutte. Un journal berlinois, qui a la passion de la statistique, a calculé, après une laborieuse enquête, portant sur quatre-vingt-cinq familles d'ouvriers, qu'il leur avait fallu consacrer 305 heures pour se procurer 31 kilogrammes de beurre. Dix heures par kilo! Afin d'éviter à leurs cuisinières de trop longs stationnements, et pour essayer de se procurer du beurre en plus grandes quantités, les gens aisés, raconte la **Kolnische Zeitung,** vont jusqu'à gagner les bonnes grâces des vendeuses en leur envoyant des fleurs, "voire même des cadeaux plus coûteux". La **Kolnische Zeitung** que ces prévarications au petit pied remplissent de courroux, dénonce également les inspecteurs qui, chargés de la surveillance de la vente, n'hésitent pas à profiter de leurs fonctions pour se procurer quelques mottes de beurre supplémentaires.

N'exagérons pas ces faits

Ne donnons pas à tous ces menus faits une importance qu'ils n'ont pas. Enregistrons-les, et constatons simplement que, dans ces conditions, le moral du peuple doit être ébranlé. Toutes les lettres trouvées sur les prisonniers, et que les journaux ont publiées, sont à cet égard très signicatives. Lisez, par exemple, celle-ci, qui est, je crois, inédite.

Une lettre qui en dit long

"La question nourriture nous préoccupe fort. J'ai perdu 10 livres depuis le mois d'avril. Comment peut-on se contenter de 5 livres de pommes de terre par semaine? Si je les fais cuire pour le déjeuner, il n'en reste plus pour le souper. Les tranches de pain sont bien minces; encore faut-il n'en donner qu'une moitié à chacun. Nous n'avons plus de graisse sous la peau. Les enfants non plus. Le beurre que tu nous as envoyé est arrivé à point. Peux-tu nous faire parvenir une demi-livre de viande par semaine, viande fumée de préférence, parce qu'elle se conserve mieux? Nous ne pouvons plus nous procurer que 198 grammes de viande ou de saucisse par tête, et pour toute la semaine. Il n'y a plus de graisse, plus de gras de boeuf. Les autorités militaires enlèvent tout. Les économies s'épuisent. Envoie-moi quelque chose, **quand ce ne serait qu'un petit, tout petit morceau.**"

Cela ne sent-il pas la misère?

Que dites-vous de cet appel? Il sent la misère, et il est bien près d'être tragique. Or. nous le savons, il y en a comme ça des centaines, et à peu près aussi révélateurs. "Le contentement du peuple", écrivait le mois dernier un Allemand notoire, "est un capital qu'il ne faut pas laisser entamer." Trop tard: le capital est déjà écorné. En vain, les journaux multiplient les appels pour exhorter le pays au calme et à la confiance. En vain prodiguent-ils les conseils les plus touchants et les plus minutieux sur l'utilisation d'un tas de choses plus ou moins ragoûtantes, ce cours de cuisine sur l'art d'utiliser les restes n'empêchera pas les estomacs allemand de souffrir et de maugréer. Mais ces recommandations attestent trop à quelle disette extrême on est arrivé dans certaines parties de l'Empire pour que je n'en glane pas quelques-unes. Elles sont édifiantes.

Mangeons du cressons, du raifort, les bourgeons des arbres et des racines

"Mangeons du cresson, conseille le **Leipzeiger Volkszeitung.** C'est un excellent condiment qu'on peut faire pousser sur les balcons et les fenêtres des cuisines, dans des boîtes en bois ou en fer blanc. Au bout de trois ou quatre semaines, on peut déjà avoir une belle récolte. Recherchons dans les bois et dans les champs ce qui peut servir à la nourriture de l'homme. Nous avons le choix: le cresson, le raifort, les oxalydées, les bourgeons de certains arbres, et bien d'autres racines comestibles" (**Leipziger Allgemeine Zeitung**). — "Très bien d'utiliser ce que nous trouvons dans les bois et dans les champs, remarque le **Tag,** mais d'abord préoccupons-nous de ce qui est à portée de notre main. Cultivons notre jardin. Soignons-le avec amour. Protégeons-le contre les insectes parasites et les gelées meurtrières. Souvenons-nous que, dans la première quinzaine de mai, les nuits sont froides et dangereuses; les 11, 12 et 13 mai, où l'on fête saint Mamert, saint Pancrace et saint Servatius, sont trois journées critiques. Surveillons-les bien." Et le **Tag,** dans sa sollicitude, va même jusqu'à indiquer à quels signes on peut reconnaître qu'il y a danger. Malgré tout, et quelle que soit la bonne volonté d'estomacs disciplinés, on ne peut pas indéfiniment se nourrir de cresson, de racines et de concombres. Il faut chercher autre chose. La **Germania** croit avoir trouvé. Mangeons du lapin.

Mangeons du lapin

La chair en est agréable, nutritive, appétissante. Tâchons d'en élever le plus possible, même dans nos maisons." — "Impossible", réplique le **Tag,** et il ouvre ses colonnes à des lecteurs désabusés, qui entament avec la **Germania** une vive polémique. D'abord, la chair du lapin, à la longue, est écoeurante.

"Aimez-vous le "lapin", on en a mis partout."

aurait dit Boileau.

Mais ils puent

Et puis, ces animaux répandent dans les appartements une "puanteur" abominable. A quoi la **Germania** répond que le correspondant du **Tag** n'énoncerait pas cette observation s'il tenait en état de propreté les lapins qu'il a chez lui. Quoiqu 'il en soit de cette polémique, le lapin fait prime. Il coûte aujourd'hui de 8 à 13 fr., et un décret du 15 avril en a prévu le recensement. A quand la carte de lapin?

La viande avariée

Faute de gibelotte, on aura la ressource de manger de la viande avariée. Parfaitement, de la viande avariée. La **Technische Ründschau** nous indique, en effet, le moyen de la rendre mangeable et digestible. Il suffit de la plonger dans une solution de permanganate de potasse. Vous voyez comme c'est simple.

Comment supprimer son odeur

Si l'odeur persiste, la dose de permanganate sera augmentée, et "on ne craindra pas de renouveler plusieurs fois l'immersion du morceau de viande suspecte". Bien entendu, il ne faut pas se contenter de faire rôtir "à l'anglaise" les tranches ainsi désinfectées. Une forte cuisson est nécessaire. La marinade n'est pas recommandée. Enfin, la viande fumée, **recouverte de moisissures,** devra être badigeonnée avec du vinaigre de bois.

Ce qu'on donne aux animaux

Cette viande "suspecte" trempée dans du permanganate, ces moisissures qu'on badigeonne avec du vinaigre de bois, est-ce que cela ne nous donne pas mal au coeur, rien que d'y penser? Ajoutez que le beurre, la graisse, le sucre sont remplacés par des succédanés, d'aspect présentable, mais souvent très malsains. Si les hommes mangent aussi mal, jugez de ce qu'on donne aux animaux. Les porcs notamment regardent maintenant avec mélancolie leurs bauges remplies de bruyères et de lentilles d'eau, et la **Post** annonce qu'on cherche à remplacer le fourrage par les feuilles. Une commission de guerre, instituée pour la fabrication des fourrages "de substitution" a construit déjà dix fabriques de levure nutritive. Si nutritive même qu'on pourrait, paraît-il, s'en servir également pour l'alimentation humaine.

De la farine de cadavres

La farine de paille, écrit le **Tag,** peut rendre, avec certaines additions, de grands services. Les os donnent aussi une excellente nourriture albuminée, et on fabrique — horribles détails — avec le concours de l'administration

(Suite à la page 7)

LE COIN DES DAMES

LES hommes nous reprochent sans cesse notre coquetterie, tout comme nous leur reprochons d'ailleurs leur égoïsme. Chacun son lot ici-bas!! Le Larousse définit ainsi notre défaut mignon: "le désir de plaire". Voilà un motif légitime il me semble, car je classe la coquetterie en deux catégories. Poussée à l'excès, dans la mise, les manières, dans l'unique intention d'attirer les regards de tous et du premier venu, nous ne saurions certes l'approuver, car elle est alors fort préjudiciable à la réputation. Mais il en est un autre genre que chacune d'entre nous devrait tenter d'acquérir ou de conserver si elle l'a déjà. C'est celle qui consiste à s'habiller toujours proprement et avec goût, tout en conservant le ton de réserve qu'il convient, pour plaire à son entourage....

Beaucoup de jeunes filles ou de dames ont horreur de se montrer en toilette de matin. Elles s'imaginent que dans leur intérieur point ne leur est nécessaire d'avoir l'air soignée, pourvu qu'elles promènent au dehors un étalage du plus mauvais goût. Si elles avaient une robe de maison bien propre, et un petit bonnet enjolivé — cette mode charmante et commode à la fois — pour emprisonner leurs papillettes, elles auraient moins peur du visiteur malencontreux qu'on fait attendre une demi-heure à la porte, ou qu'on laisse là sans plus de cérémonie. Vaillantes petites ménagères, vous ne vous doutez pas à quel point vos plats délicats seront goûtés si vous-même avez une tenue irréprochable dans votre cuisine.

Nous voyons aussi beaucoup de ces jeunes filles qui en amour, sont toujours très soucieuses de paraître avec avantage, surtout pour l'ami attendu. Que de frais elles font! Je ne les blâme pas, loin de là; mais pourquoi faut-il qu'après leur mariage, elle se croient dispensées du soin de leur personne dans leur intérieur? C'est une imprudence de leur part, car le mari qui s'aperçoit que sa femme se néglige, est désappointé, et il l'en aimera moins, c'est sûr. Et méfiez-vous! l'amour tient à si peu de choses qu'il n'est rien que vous ne dussiez faire pour le retenir. Soyez coquette pour votre mari et mettez un peu de cette coquetterie dans sa personne à lui. L'homme est ce que la femme le fait. Voyez donc à ce que tout son linge soit en parfait ordre, notamment ses chaussettes bien raccommodées et le pli de son pantalon bien fait.

Soyez fière de lui, et pour lui, s'il ne l'est pas à votre gré. Et qu'on ne dise pas de lui: "Voici un homme qui est moins bien mis depuis son mariage que lorsqu'il était garçon". La faute en retomberait sur vous...

Faites ce que je dis...

JACQUELINE DES ERABLES.

25 juillet 1916.

LA "Paralysie enfantine" qui fait de si grands ravages à New-York, en ce moment, met la terreur au coeur de plus d'une mère, car les autorités médicales ont déclaré cette maladie contagieuse. Les recherches scientifiques poussées avec vigueur par des médecins imminents n'ont pu, jusqu'à ce jour, enrayer le mal. Le microbe, si petit qu'il passe à travers le filtre le plus fin, s'introduit par la bouche ou le nez, et de là attaque la colonne vertébrale. Dans une nuit, dans bien des cas, l'enfant le plus fort, le plus vigoureux, devient un petit être privé de son ancienne vitalité, et dans quelques jours s'affirme une paralysie totale ou partielle d'un ou deux de ses membres.

Différente de la diphthérie, où l'antidote donne une vive lueur d'espérance, la paralysie enfantine cloue ce cher petit sur un lit de douleur pour se relever infirme et souvent incapable de se servir de ces jambes. Quelle triste angoisse passe par le coeur de la mère envoyant son enfant naguère fort, plein de vie, rendu maintenant difforme, incapable de marcher. Ce petit être hier encore jouant gaiement avec ses petits frères et soeurs, sera le lendemain privé des plaisirs de son âge. Plus de courses folles à travers les champs, plus de joyeuses parties de balle, plus de promenade éloignées, d'où l'on revient fatigué mais heureux. Pour le pauvre ou la pauvre infirme c'est une tranquillité forcée; il contemple d'un oeil d'envie l'activité des autres. Pour lui, c'est le plus souvent le séjour de la maison qui est son partage, et l'on comprend la peine qu'éprouve un enfant lorsqu'au dehors ses petits compagnons dépensent avec joie le surplus de leur vitalité enfantine.

La mère, ah! c'est bien elle qui souffre le plus. Que son coeur lui fait mal quand contemplant son enfant elle le voit privé de tout ce qui fait les petits heureux à cet âge. Elle veut bien suppléer par de douces prévoyances, par de plus nombreuses caresses, par des témoignages d'un plus grand amour, mais elle craint souvent de faire des jaloux. Le coeur de la mère saigne continuellement à la pensée de son impuissance à rendre la vie d'autrefois à son enfant. Que ne donnerait-elle pas pour lui procurer les jouissances de ceux de son âge. Elle ne peut rien et alors, en face de la triste perspective de cette vie brisée, elle se sent souvent prise de découragement. Que va devenir ce petit infortuné incapable de se mouvoir ou marchant avec effort et peine. La fortune ne sera peut-être pas là pour le soustraire aux âpres luttes de la vie; il lui faudra gagner le dur pain de son existence. Et lorsque les forces lui manqueront, les amis généreux seront-ils là pour lui tendre la main et l'encourager dans sa détresse?

Ah! Mères! faisons dès maintenant la part large et généreuse à ce cher petit être; apprenons à ses frères, à ses soeurs à le traiter avec plus d'amabilité, plus de charité, plus de douceur. Sachons sans le gâter et être son esclave, lui donner plus que ce qui lui revient en caresses, en soins et en joies. Nous ne le regretterons pas. Sachons, avant tout, lui donner une instruction qui lui permettra, si la nécessité le demande, de gagner sa vie sans trop d'efforts physiques. Telle doit être notre ambition.

GERTRUDE.

Saint-Boniface, le 25 juillet 1916.

EMBELLISSONS NOS MAISONS

Une corbeille à ouvrage est poru beaucoup de femmes un objet de prédilection. Ce peut être un bibelot joli autant qu'utile. Au salon même on aime toujours à avoir une petite place où mettre son ouvrage afin de ne pas laisser traîner sur une table ou une chaise un peloton de laine ou de soie ou la fine broderie qui occupe les doigts tout en causant avec ses amies. La corbeille à ouvrage doit être alors aussi coquette et élégante que possible.

Voici une jolie corbeille à ouvrage pliante très facile à confectionner. Elle se compose de quatre panneaux de carton recouverts de cretone ou de toile imprimée, bleu ou rose sur fond blanc, et d'un fond carré recouvert de la même manière. Les panneaux du tour mesurent dix pouces de largeur dans le haut; huit dans le bas et douze pouces de hauteur. Le fond carré a huit pouces de côté. Les panneaux sont assemblés par des rubans, trois à chaque nervure passant dans des oeillets percés dans le carton.

Une autre corbeille très pratique est une grande poche d'étoffe coulissée sur deux baguettes que supporte un X en bois, peint blanc ou autre couleur à son goût. Rien n'est plus simple et plus commode. Les jolies cretonnes, les soies brochées ou imprimées sont les tissus employés pour ces corbeilles élégantes.

CONSEILS

Pour ivoirier les statues de plâtre, on les recouvre d'une couche d'amidon cuit très épais: les laisser sécher; l'amidon s'écaillera ensuite en emportant avec elle la poussière des statues; les faire sécher à l'étuve; ensuite les plonger pendant quinze minutes dans un bain de paraffine fondue en y ajoutant une très petite quantité de cire jaune. Les retirer du bain et les faire sécher à l'air. En dernier lieu les froter légèrement avec un morceau de flanelle blanche.

• • •

Nettoyage des soieries noires

Mettre sur le feu une casserole contenant environ deux pintes d'eau, ajouter à peu près gros comme un oeuf de sel ammoniac et ajouter jusqu'à ce que le liquide soit tiède. Etendre ensuite l'étoffe sur une table et avec une éponge propre et fine, imbibée du liquide, frotter en appuyant surtout sur les parties tachées. Si l'opération est faite avec promptitude et soin elle donnera les meilleurs résultats, la rapidité avec laquelle l'amoniaque s'évapore favorisant le séchage rapide sans aucun préjudice pour le tissu qui encore humide sera repassé au fer chaud.

Ce procédé pourra s'appliquer avantageusement aux rubans comme d'ailleurs à tous les tissus de soie.

Mode pratique.

RECETTES

Cornichons

Mettez les cornichons dans un linge très rude avec une bonne quantité de gros sel. Laissez-les pendant une demi -journée dans le linge suspendu par les quatre coins, pour que le sel s'égoutte s'il y a lieu. Avant de les sortir, secouez très fortement pour faire tomber les petits points noirs qui sont sur les cornichons; les essuyer ensuite et les mettre dans un local avec un bon vinaigre fort, un ou deux clous de girofle et quelques grains de poivre. Il est bon de regarder aux cornichons quelques jours après; s'ils blanchissent ou se ramollissent, ajouter du vinaigre frais. Il faut que les cornichons soient toujours couverts.

• • •

Pudding à la melasse

Ingrédients: 1 tasse de melasse; 2 écorces de citron; 2 tasses de suif; 1 cuillerée à soupe de gingembre; ½ tasse de sucre; 3 oeufs; 2 tasses de farine; 2 cuillerées à thé de poudre à pâte; sel.

Préparation: Mêlez ensemble la melasse, le sucre, les oeufs bien battus, le suif bien fin, l'écorce coupé aussi très fin, le sel, le gingembre, enfin la farine mêlée avec la poudre. Mettez dans un plat et faites cuire à feu doux.

• • •

Agneau aux petits pois

Prenez un morceau d'agneau que vous coupez en pièces larges de quatre doigts; ajoutez-y un peu de poivre, sel et persil avec de l'eau bouillante pour couvrir la viande. Faites cuire pendant une demi heure puis ajoutez une pinte de pois verts avec un peu de farine rôtie et laissez encore une demi heure au feu.

L'HOPITAL CANADIEN DE SAINT-CLOUD

(Le **Journal**)

Le Dominion du Canada ayant offert à la France un hôpital pour les blessés de la guerre, il convenait que ce don magnifique — près de 1,600 lits — nous fut présenté par la Province canadienne française de Québec. C'est avec cette pensée que le lieutenant-colonel Mignault, médecin-chef de l'hôpital canadien-français, et Mlle Casault, infirmière-major, entreprirent à Montréal le recrutement du personnel — chirurgiens, médecins, aides, ambulancières, infirmiers — destiné à constituer les cadres de cette formation sanitaire établie maintenant au champ de courses de Saint-Cloud. Hommes et femmes appartiennent au "Canadian Army Medical Corps" et y ont été incorporés par un engagement contracté pour la durée de la guerre. Les ambulancières ont le grade, l'autorité, les insignes et la solde des lieutenants ou des capitaines. Elles vivent au camp sous des tentes confortables dressées autour d'une construction de bois qui sert de salle de récréation. Chaque tente sert de chambre à coucher pour deux personnes et porte un nom où il y a de la grâce et de la simplicité: "Fleurette", "Fumée", "Bon accueil", "Ma cabane".

A l'entrée du "quartier des infirmières — strictement réservé" comme nous en avertit un écriteau, se dresse la tente de l'Infirmière-major, plus grande, d'une installation un peu plus coquette que les autres; des lanternes japonaise y laissent voir, la nuit venue une lumière gaie et, à travers, le feuillage tout frais des arbres. Une poupée, des petits bonshommes, des animaux aux couleurs vives, aux lignes étranges, bibelots très américains, aperçus sur un coin de table ou de fauteuil au quartier des infirmières, au bureau des secrétaires dactylographes, ou sur le lit d'un camarade Canadien indisposé, nous avertissent que le Canada est tout de même en Amérique et que Montréal et Québec ne sont pas très éloignés de New-York et de Chicago...

D'autres tentes, gracieux cônes de toile blanche, sont plantées près de la pelouse. C'est là que prend son repos le détachement Canadien. Puis apparaissent les tentes confortables du médecin-chef et de l'officier questionnaire français. Et voici des baraques dont les noms rappellent le Canada, son histoire et sa fidélité: "Montréal", "Québec", "Trois Rivières", "Halifax", "Ottawa", "France", "Wolfe et Montcalm", etc., etc. Ces constructions et ces.. souvenirs se dressent autour des tribunes, du pesage et des petites boutiques du pari-mutuel. Mais où sont les courses au trot? Le bureau de la Presse est maintenant le "Bureau des Entrées de l'Hôpital". Le "Salon des Entraîneurs" a gardé son enseigne mais les entraîneurs ne sont plus ici: le médecin de garde occupe leur place... Les cabines téléphoniques, où il n'était question que de "placés" et de "gagnants", reçoivent aujourd'hui les communications de La Chapelle annonçant l'arrivée des trains de blessés.

Le clairon fait entendre des sonneries britanniques et françaises.

"C'est pas de la soupe, c'est du rata!" Voilà pour la soupe des blessés! Les militaires français en détachement ici sont nourris à l'ordinaire canadien. Une sonnerie britannique les appelle. Sur les rangs ils entendent lire l'ordre du jour — "orderly" — en anglais... Un bref commandement anglais leur fait faire demi-tour.. Ces Français portent le costume khaki. Il en est parmi eux qui ont tout du Canadien, d'autres qui n'ont que des morceaux du costume canadien. Et cela n'est pas d'un aspect plus étrange que beaucoup de costumes d'auxiliaires.

Chez les Canadiens français de la Province de Québec, à Saint-Saint-Cloud comme sur les rives du Saint-Laurent, c'est le français que l'on parle... Ce français a son parfum qui est un peu vieillot. Ici, l'infirmière-major s'appelle la "matrone"; l'armée, c'est la "milice". Avoir la responsabilité d'un service, c'est "être en charge d'un service", etc., etc.

Les noms que portent les Canadiens sont des noms français: colonel Mignault, commandant Le Bel, major de Martigny, colonel Roy, capitaines Gauthier, Petitclerc, Saint-Pierre, Launoy, Lafleur, Forgue, Milette, Laurier, etc... Le "chapelain" — nous dirions l'aumônier — s'appelle capitaine Gay. Parmi les dames ambulancières je note ces noms: Mlles Casault, Fiset, Héon, Tarte, Toupin, Aroulx, Maynard, Baron, Saintonge, Lavallée, Brosseau, etc Et parmi les sous-officiers et soldats: Menier, Ritchot, Chapdelaine, Lecompte, Sainte-Marie, Benoit, Bouchard, Sénécal, Gervais, Emard, Charbonneau, Lamouche, Beauchamp, Parent, Dubuc, etc., etc. Ces noms sont Canadiens et ne sont-ils pas Français?

Avec cet hôpital canadien c'est la vieille France du continent nouveau, la France d'Henri IV et de Richelieu, celle de Cartier et de Champlain, de Mgr de Montmorency-Laval et des disciples de M. Olier; c'est celle-là qui, des rives du Saint-Laurent, est venue à nous et qui a mis l'Amérique — le Canada — aux portes de Paris.

Au service des blessé français de la grande guerre, des héros de Verdun par qui viennent d'être inaugurés les lits de l'hôpital, les Canadiens français ont apporté les ressources de leur pays immense et plein d'avenir, la science de leurs chirurgiens, le dévouement de leurs femmes parées de l'uniforme bleu pâle et du gracieux voile blanc.

C'est ainsi que le Canada sert à la fois la Patrie anglaise, sous la loi de laquelle il vit loyalement et la Patrie française, l'aïeule, à qui il doit ses origines. En cette vieille France se retrouvent les liens par où, Canadiens français et Français de chez nous, Français de Normandie et du Poitou principalement, se trouvent être frères, ou pour le moins, cousins.

Paul Parsy.

UNE BELLE FONDATION

Le prix Etienne Lamy en faveur des familles nombreuses

Un des derniers jeudis de mai, j'ai eu un moment de joie. Vous savez qu'elle est rare, en temps de guerre, la joie pleine assez forte pour écarter les nuages ou les brumes, selon les jours, dont on vit enveloppé. Eh bien! j'en ai éprouvée, et c'était à l'Académie en séance, avant le dictionnaire.

Le secrétaire perpétuel se trouvait en Espagne, pour y parler de la France. Celui qui le remplaçait ayant lu le procès-verbal de la précédente séance, le directeur de l'Académie prit, sur le bureau, une de ces pièces grossoyées, où les marges abondent autour d'un petit écrit, un cahier de lignes espacées, d'une écriture ample, tranquille et sans rature, telle enfin qu'il n'en peut sortir que d'une chancellerie ou d'une étude de notaire. C'était un acte notorié, une donation. Nous en recevons souvent, pour la fondation d'un prix littéraire ou d'un prix de vertu. Mais celle-là, par son importance, et par le souci du bien public, et par l'oubli qu'elle répare, était parmi nous, émouvante.

Etienne Lamy donne, à l'Académie française et pour qu'elle en use dès maintenant. une somme de 500,000 francs. "Je voudrais, dit-il, dans l'acte de donation, aider quelques-uns des pères et des mères qui, par des privations quotidiennes et volontairement subies, perpétuent encore des foyers riches d'enfants. Vingt-cinq mille francs seront chaque année répartis entre des familles de paysans français et catholiques. Les familles choisies seront les plus pauvres, les plus nombreuses, les plus chrétiennes de croyances, les plus intactes de moeurs. A deux de ces familles, seront donnés deux prix de dix mille francs chacun."

Une note, accompagnant la donation, indiquait que la fondation dans les annuaires et autres publications officielles, devait être inscrite simplement sous cette légende: 'Prix de l'Académie, en faveur des familles nombreuses." Mais l'Académie, en acceptant la libéralité sous réserve de la ratification du conseil d'Etat, et en remerciant son secrétaire perpétuel, a décidé que le nom d'Etienne Lamy demeurerait également attaché au libellé du prix des familles paysannes nombreuses.

• • •

Je me réjouis de penser à la joie de ces autres, de ces deux familles qui, chaque année désormais, ici et là, apprendront tout à coup qu'elles viennent d'hériter. Cinq cents francs font plaisir, sans doute, aux braves gens qui les reçoivent "pour cause de vertu", et, s'ajoutant à l'honneur qui est fait à Pierre plutôt qu'à Paul, et à Jeanne plutôt qu'à Noémi, constituent une récompense enviée Mille francs commencent à aider la maison. Mais dix mille francs, tombant sur la ferme où sont nichés, entre père et mère, huit, dix, douze enfants, c'est l'inquiétude finie, la dette payée s'il y en a une, l'avenir assuré, et un changement si grand que tout va s'en ressentir. Les coeurs d'abord.

Vous représentez-vous l'arrivée du facteur, au moment où la famille va se mettre à table? — "Une lettre pour vous, maître François! — Une letre? Je n'en attends pas: personne ne manque, depuis que la guerre est finie." Le facteur a déjà pris sa bicyclette, et descend en vitesse, les jambes et les bras écartés, le raidillon qui porte la ferme. Il ne sait rien, naturellement, il n'a pas pu deviner ce qu'il y a d'écrit sur le papier, moitié en imprimé et moitié à la main, ces lignes qui font pâlir le père, et qu'il faut relire, pour être bien sûr. Qu'est-ce que c'est que ce bout de papier qui fait pâlir le père, un homme d'aplomb pourtant?

Tous les enfants regardent: les quatre filles, dont une grande, les six fils échelonnés tout le long de la jeunesse. Le voilà qui étend la main vers la cheminée. "Dis donc, la mère?"... Elle a cessé tout aussitôt de puiser avec la louche dans la marmite et de jeter le bouillon dans la soupière où le pain se gonfle, et, encore penchée. levant seulement la tête, comme ceux qui épargnent un mouvement inutile: "C'est pas une lettre de la famille, au moins? Tu as l'air tout drôle? Le malheur vient si vite! —Le bonheur aussi, à ce qu'il paraît..."

L'homme s'est approché. Il a touché le bras qui a tant bercé. "Lève-toi!... c'est une bonne nouvelle... Ma pauvre femme, te voilà riche aujourd'hui.... Dix mille francs... Embrassez tous la mère, les enfants!.... C'est bien sa faute!"

Et la maison a été remplie de joie, à cause de l'avenir en un instant changé. Le père a dit: "J'achèterai un champ, pour quand je serai vieux." La fille aînée a regardé par la fenêtre et elle a dit: "Je pourrai donc m'établir à la saint Jean d'été." Le fils, qui est revenu de la guerre, a dit: "Je crois qu'avec un cheval de plus et un beau brabant neuf, on fera une jolie terre." Chacun a dit ainsi sa parole, et il n'y a que la mère qui n'ait point parlé, parce que son bonheur était de voir les autres contents.

• • •

Oui, la fondation d'Etienne Lamy fera des heureux. Mais, de plus, elle les donnera en exemple. Autour d'eux et fort loin, les gens seront avertis que les fermiers de la Garelaie, d'Apremont ou du mas de l'Olive, ont reçu une lettre timbrée d'une vignette singulière, d'une tête de femme casquée, —quelle bosse il a le casque de Minerve, à cause du chignon! — et que, dans cette lettre, il était dit: "L'Académie vous a attribué un des grands pris des familles paysannes nombreuses." Dans les chambres carrelées, dans les greniers où l'on vanne le blé, dans les champs où travaillent ensemble le vent, le soleil et les hommes, des paroles seront prononcées, plusieurs sans réponse, et plusieurs appelant d'autres mots que d'autres bouches diront.

—Ceux de la Garelaie ont eu des jours bien dûrs!

—On a cru, plus d'une fois, que tout serait vendu chez eux. Te souviens-tu du grand hiver, quand la mère était malade à mourir, — elle avait déjà six enfants,—et que l'aînée venait au pain dans le bourg et s'en allait en courant, de peur que la boulangère ne la rappelât pour payer!

—La misère a une fin, comme la guerre. C'est le jour qui se lève pour eux. Ils reçoivent, en une fois, tout le travail de vingt ans d'une maison bien conduite. Qui a fait cela?

—Ils disent: Un savant de Paris.

—Y a du bon monde partout. Faut croire qu'il aimait le paysan.

—La Terre, que ceux de la ville laissent à l'abandon, lui, il s'en est souvenu.

—Et des enfants que les morts demandent pour les remplacer.

—Et du pauvre qui était chargé, et que voici content comme un cheval qu'on dételle.

—Celui-là aura des prières de pauvres, à présent et plus tard.

—On sait bien où elles vont. mais jamais d'où elles viennent: il y a plus de coeurs touchés que de charités faites.

René Bazin,
de l'Académie française.

LES PREMIERS ANIMAUX DE TRAIT AU CANADA

En 1636, le père Le Jeune écrivait: "On a, cette année, amené quelques ânes qui rendront de très bons services. Les chevaux pourraient servir, mais rien ne presse d'en amener". Faute de chemins, va sans dire. En 1667, deux gros ânes furent achetés pour le Canada, mais vers 1672 l'intendant Talon remarque qu'on ne put jamais acclimater les ânes dans le Canada. Benjamin Sulte dit quelque part: "En 1647, on envoya de France un cheval à M de Montmagny. Il en vint douze en 1665. Le canot d'écorce était plus utile que les quadrupèdes; car les routes étaient alors les rivières."

"La Revue Populaire, 1908."



Pour Lire au Foyer le Dimanche



SCIENCE MODERNE

C'était un "Monsieur de Paris". Il avait loué pour villégiaturer une demeure perdue dans les champs bretons.

Les paysans regardaient passer avec admiration ce "Monsieur", car on le disait "savant", professeur en Sorbonne... il enseignait, murmurait-on, quelque chose de très supérieur... il appelait cela, lui, la **Philosophie.**

Ce merveilleux "Monsieur" ne dédaignait pas à l'occasion de causer avec les braves gens et de les faire participer à ses lumières.

* * *

Or, ce jour-là, l'illustre étranger avait engagé la conversation au milieu d'un champ de "patates" avec le père Jean-Louis.

On causait des récoltes, du temps, des bestiaux.

Soudain le paysan dit au "Monsieur":

—Vous qui êtes instruit, demandez donc pour nous du beau temps au bon Dieu.

Le professeur se mit à rire:

—Vous croyez encore au bon Dieu, vous?

—Tiens, si j'y crois!

—Mon pauvre ami, que vous êtes arriéré! La science nous montre que nous devons supprimer cette hypothèse.

—Hein??

—Oui, je veux dire que nous autres savants, nous n'avons plus besoin de supposer un bon Dieu pour expliquer le monde.

Le paysan, appuyé, les deux bras croisés, sur le manche de sa pelle, regardait la figure pâle et l'oeil fauve de ce petit bonhomme débarqué de Paris.

—Alors, s'exclama le père Jean-Louis, s'il n'y a plus de bon Dieu, qui donc a fait le monde ?

—L'**Evolution,** mon bon ami, l'**Evolution!**

—Qu'est-ce que c'est que ça?

—Je vais vous le dire.

Alors, le "philosophe" laïque de la très laïque Université commença une grande tirade au paysan, qui eut de la peine à le suivre. Il lui expliqua que tout était sorti de la "Nébuleuse primitive", que les êtres vivants avaient jailli tout seuls de la matière, qu'ils s'étaient engendrés mutuellement, que certaines espèces avaient eu d'**heureux hasards,** des **accidents chanceux** qui leur avaient donné la domination sur les autres races: c'est ainsi que des singes avaient "attrapé" sans le faire exprès l'intelligence, et étaient devenus l'homme...

Le professeur appuyait son "dogme" des plus hautes autorités connues: Darwin, Spencer, Lamarck, de Vries, Bergson, surtout le grand Bergson, qui dans son livre de l'**Evolution créatrice** a revivifié l'évolution, au moyen de laquelle on croit se passer de Dieu.

Le brave paysan n'avait pas vu grand'chose dans ce fratras...

—Mais, Monsieur, répliqua-til, si tout vient de ce que vous appelez la Nébuleuse, qui a fait cette Nébuleuse?

—Vous n'avez donc pas compris que la Matière est éternelle?

—Alors, c'est la matière... les cailloux... les affaires mortes... qui font votre bon Dieu? J'aime mieux le mien... Et puis les cailloux n'ont pas d'idée... moi, au contraire, j'ai de l'idée... ce ne sont pas les cailloux qui me l'ont donnée... il faut bien que ce soit quelqu'un?

—Erreur! mon pauvre ami; la pensée vous vient d'un **heureux hasard** qui a disposé vos molécules cérébrales... c'est ce que nous appelons les **variations darwiniennes.**

—C'est drôle, fit le bonhomme, en haussant les épaules...

Il tira de sa poche sa "bouffarde" et en la bourrant il reprit:

—Mais alors, Monsieur, expliquez-moi donc pourquoi dans le monde tout a été fait exprès... le chou exprès pour la terre, l'engrais pour le chou...

—Je vous arrête là, s'écria le savant... vous êtes le jouet d'une illusion très vulgaire. Vous croyez que **tout est fait pour un but...** Naïveté, pure naïveté! C'est là une affirmation que la Science moderne n'admet plus: l'**oeil n'a pas été fait pour voir.** Si l'oeil voit, c'est par le plus grand des hasards, par les plus heureuses chances de l'Evolution; ça s'est trouvé comme cela sans que personne n'y ait pensé... Les accidents utiles se sont perpétués... Mais rien n'**était prévu** d'avance... C'est l'avis de tous les philosophes positivistes, matérialistes, évolutionnistes ou soi-disant spiritualistes à la manière de Bergson, qui rejettent totalement et d'ensemble, ce que l'on appelle l'**idée de finalité** dans la Nature.

Le paysan tirait des bouffées de sa pipe et regardait le "Monsieur de Paris" avec un ébahissement que le professeur prenait pour de l'admiration.

* * *

Le bonhomme dit au savant:

—Venez-vous prendre un verre à la maison, après avoir tant causé?

—Volontiers, mon ami.

Ils se mirent en route, en devisant. La conversation tomba par hasard sur la question des machines agricoles.

—Avez-vous eu connaissance, demanda soudain le père Jean-Louis de la machine très pratique dont nous nous servons dans le pays?

—Non, une machine à quoi?

—Une machine à fabriquer du lait.

—Au fait, j'en avais entendu parler, et puis à Paris, j'ai bu bien des fois du lait fabriqué... et des oeufs aussi... d'ailleurs on dit que ce lait est excellent et vaut presque l'autre?

—Excellent: il crème, fait du beurre... ca n'est pas, il est vrai, toujours régulier... mais le rendement est moyen.

Le savant était intrigué et intéressé.

—Voyez-vous, fit-il, je n'ai pas encore étudié cette découverte: nous autres, nous ne nous occupons guère des progrès agricoles... Avec quoi fabriquez-vous ce lait?

—C'est là le "chic" de l'invention. Celui qui a découvert le procédé s'est dit: il faut, pour que le paysan adopte ma machine, qu'elle fabrique le lait avec ce qu'il aura sous la main... alors nous utilisons nos herbages, nos racines, plus ou moins mêlées d'eau que la machine transforme en lait...

—C'est merveilleux, fit le savant.

Le paysan s'arrêta, et fixant le professeur, lui dit:

—Connaissez-vous l'inventeur?

—Non, mais je verrai bien qui il est en lisant la marque.

—Oh! elle est visible... et vous avouerez, continua le paysan, qu'il a eu là une riche idée?

—Incontestablement, reprit le savant... Voyez, mon ami, la supériorité des hommes sur la Nature; les hommes travaillent pour un but, parce que les hasards de l'Evolution leur ayant donné l'intelligence, ils prévoient.... mais la pauvre Nature n'a pas pu prévoir parce qu'elle est aveugle.

—Je comprends bien, dit le père Jean-Louis: cela ne fait qu'ajouter du mérite à l'inventeur de notre machine à fabriquer le lait, laquelle a l'avantage d'être pratique et économique.

—Combien coûte-t-elle donc ?

—On se la procure pour trois cents francs, quatre cents, cinq cents au plus... ça dépend de la force.

—Mais, reprit le savant, dans les réactions chimiques de la transformation lactique, vous devez avoir des sous-produits?

—Beaucoup, fit le paysan, et, c'est ce qui rend l'appareil des plus précieux; les sous-produits ne sont pas perdus: ils viennent renforcer nos phosphates, nos nitrates et nos autres engrais chimiques.

—Celui qui a trouvé cela, dit le philosophe, est fameusement intelligent... il a vu loin... il mériterait d'être décoré... Vous savez son nom?

—Vous le verrez sur l'appareil... j'en ai trois chez moi...

—Allons-y, s'écria le professeur en hâtant le pas. A mon retour à Paris, je publie dans la fameuse revue des **Sciences Positivistes et Athées** un article à sensation et je fais décorer cet homme-là.

—Il ne l'aura pas volé, fit le père Jean-Louis.

* * *

On arriva à la maison.

—Je tire une bouteille? demanda le paysan.

—Tout à l'heure. Auparavant montrez-moi vos machines.

—C'est facile. Suivez-moi.

Le paysan conduisit le savant vers une construction qui se trouvait de l'autre côté de la cour.

Il ouvrit une large porte par laquelle se répandit une vive lumière dans l'intérieur.

—Voilà, fit-il.

Et, aux yeux étonnés du savant apparurent... trois magnifiques vaches aux mamelles gonflées, qui ruminaient béatement.

—Lisez-vous la marque de fabrique? interrogea le paysan.

—Imbécile! riposta le savant.

* * *

Sans rien dire, le philosophe décampa...

Comme il filait, le paysan lui cria:

—De retour à Paris, n'oubliez pas de publier votre article sur le bon Dieu... surtout ne manquez pas de le faire décorer!

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LA PRUSSE ET LE CATHOLICISME

L'Allemagne est la terre classique de l'hérésie. A peine l'Eglise Catholique l'a-t-elle dégrossie, qu'elle se tourne contre sa bienfaitrice pour la menacer, la frapper au coeur du poignard de l'hérésie. La querelle des Investitures, l'hérésie de Jean Huss, celle de Luther, les théories du vieux-catholicisme, du modernisme, n'ont-elles pas eu l'Allemagne pour terre natale, pour centre de propagande!

La Prusse naquit, fille d'une moine apostat.

"La Prusse, écrivait en 1870 Louis Veuillot, est le péché de l'Europe. Née du protestantisme, son premier établissement lui fut fait par l'apostasie; elle a grandi dans le délire et par la complicité de l'impiété philosophique Après Albert de Brandebourg l'apostat, son second fondateur est Frédéric l'athée."

Le rejeton des Hohenzollern qui préside aujourd'hui aux destinées de l'empire, ne vaut, certes, guère mieux que ses aïeux. A l'égard de l'Eglise catholique, Guillaume II joue un rôle hypocrite. Extérieurement, il affecte le respect, voire même la sympathie pour le catholicisme. Il est l'ami des moines bénédictins de Beuron; au temps de Léon XIII, il multiplie ses visites au Vatican; il s'en va en pèlerinage à Jérusalem; y donne une maison à des religieux allemands; depuis la guerre, il ne cesse de faire preuve d'amabilité à l'égard du pontife romain; il demande au cardinal Hartmann de visiter le front occidental; il assiste avec ostentation au service religieux que le prélat organise pour les soldats catholiques, dans un village des pays envahis; bref, il joue admirablement la comédie qui lui vaudra, dans son empire, la fidélité de ses sujets catholiques, dans les pays neutres, d'ardentes sympathies.

Mais les esprits clairvoyants ne se laissent point tromper par ces simulacres; ils connaissent fort bien l'esprit qui règne à la cour de Berlin. Guillaume II n'aime point le catholicisme et ses adhérents. Un jour, on retrouva dans les papiers du cardinal Kopp, évêque de Breslau, une lettre restée célèbre. Cette lettre avait été écrite par l'empereur d'Allemagne lui-même à une princesse, de sa parenté, devenue catholique; "Je haïs cette religion, écrivait Guillaume II, et j'ai considéré comme but suprême de ma vie de détruire les superstitions romaines." On a essayé de nier l'authenticité de cette pièce historique; mais on sait, aujourd'hui surtout après deux ans de guerre, ce que valent les démentis de la cour du gouvernement de Berlin.

Si Guillaume II ne semble point faire, en personne, d'une manière officielle, de prosélytisme protestant, il ne manque pas, certes, d'en charger secrètement son entourage, tous ceux qui travaillent à réaliser la devise. "**Deutschland uber alles;** l'Allemagne au-dessus de tout."

Voici quelques faits:

Dans les milieux du pur Evangile se développe, à l'heure actuelle, une propagande très active du luthéranisme. L'an dernier, à l'occasion du centenaire de l'avènement des Hohenzollern, on a publié un pamphlet contre l'Eglise romaine que l'on a répandu au sein de la population scolaire, sans égard pour les catholiques.

L'autre jour, un certain pasteur évangélique Brussau d'Eisleben écrivait: "Au fond, la guerre sera, en dernière analyse, une lutte du protestantisme allemand contre le catholicisme slave et romain, ainsi que contre l'hybridisme anglo-saxon; jamais, en effet, l'Angleterre ne fut protestante ou évangélique au sens allemand de ces mots. Or, ces faits-là nous donnent aussi la clé de l'issue de la lutte actuelle; l'esprit du protestantisme allemand est le meilleur d'après l'histoire du monde; Luther et ses hommes l'emporteront."

La brochure d'où je tire cette citation, imprimée à la fin de l'année 1915, a été propagée en masse par l'Union évangélique allemande . Personne n'ignore les attaches nombreuses, ouvertes et secrètes qui relient la fameuse Union évangélique à la cour de Berlin, au gouvernement impérial des bords de la Sprée.

Voici qui est encore plus angoissant: Ce que je vais raconter m'arrive par un journal suisse de langue allemande, l'**Astschweiz,** organe des catholiques du canton de Saint-Gall. Ce quotidien, dont on connaît la germanophilie, le dévouement au fameux député du Centre, Erzberger, rapportait, récemment, qu'il est question, en Allemagne, d'un projet d'organisation d'une "église impériale" embrassant toutes les variétés du protestantisme, toutes les sectes, toutes les confessions, les luthériens, les réformés, les mennonites; toutes les Eglises libres, toutes les tendances religieuses, en un mot ce serait la centralisation de la religion sous l'égide de l'Etat germanique de Guillaume II, devenant le Mahomet du protestantisme luthérien.

Ce projet sort du cerveau d'un professeur de l'Université de Jéna, M. le docteur Henri Weinel. Il est vulgarisé par l'Association qui porte le nom de X. Durer. C'est par feuilles volantes que l'on propage cette idée dans les milieux populaires, ces feuilles coûtent 25 pfennigs; on les répand à profusion, on en tapisse la terre de l'empire; on va même jusqu'à les semer au delà un Rhin, en Suisse allemande.

Comme le fait très bien remarquer un savant religieux, le P. Reichmann, de la Compagnie de Jésus, l'impérialisation des Eglises et sectes protestantes aurait pour effet immédiat une organisation semblable du catholicisme, en Allemagne. Sous prétexte de parité, l'Eglise catholique serait soumise, elle aussi, au ministre impérial des cultes . Ce serait la suite naturelle de la concentration des forces protestantes en un organisme officiel de l'empire allemand. Mais si l'on renonçait à faire entrer le catholicisme dans cette nouvelle organisation, il faudrait prononcer, pour les catholiques seuls, la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Que deviendrait, dans ce cas, l'école confessionnelle, l'instruction religieuse dans les écoles publiques? Une pareille entreprise aurait pour les catholiques allemands des conséquences incalculables.

C'est l'avis des hommes compétents, cette concentration officielle du monde protestant que l'on prépare par une propagande effrénée, la constitution de ce "bloc" ne peut aboutir que par l'appel une seule idée capable d'unir entre elles tant de sectes diverses; la guerre au catholicisme. On verrait alors revivre les sombres jours du "kulturkampf", cet instrument par lequel Bismarck a tenté de subjuguer l'Eglise catholique en Allemagne.

—La **Croix.** **J. DELABAYS.**

SON PLAISIR A LUI

Nous roulions agréablement, par une claire après-midi de juillet, sur le chemin de fer de la rive sud. La locomotive franchissait avec une lenteur complaisante les belles rivières Nicolet, Saint-François, Yamaska, Richelieu, puis s'élançait le long du Saint-Laurent étincelant.

Aux environs de Contrecoeur notre char fut soudain inondé de toilettes blanches et roses, d'éclats de voix et de rires joyeux. Des jeunes femmes, des enfants, montaient à l'assaut des dernières places libres. On lorgna la moitié du siège où reposait mon chapeau, mais pour le laisser au chef de la bande, un grand-père d'une soixantaine d'années, bien vêtu, souriant, qui vint s'asseoir auprès de moi.

J'achevais de lire mon office. Quand j'eus refermé mon bréviaire et fait le signe de croix final, mon voisin m'adressa quelques mots aimables et la conversation s'engagea. J'appris que je parlais à un industriel considérable, propriétaire, avec ses fils, de deux usines et de quatre ou cinq magasins.

Peu de temps après, à une station perdue au milieu des champs, nouvel arrêt et nouveaux voyageurs. C'était un jeune ménage, la femme et son bébé, puis une fillete de trois ou quatre ans, puis le mari vigoureux campagnard, portant, sur un bras, l'avant-dernière, et de l'autre le lourd porte-manteau.

Le hasard voulut que le train ne démarrât pas tout de suite. Un silence intimidant rendait publiques les moindres réflexions. Tous les voyageurs lorgnaient le couple endimanché qui pénétrait péniblement.

Toutes les places étaient prises. Mon voisin fit un signe et deux grandes jeunes filles cédèrent leur siège aux nouveaux venus. Ils s'installèrent, comme ils purent, sur un banc trop étroit. Les enfants pleuraient, il faisait chaud. Le lourd soleil de quatre heures, plongeant par les fenêtres, rendait la situation intolérable. On sentait que le mari respirait mal son col empesé, que les enfants étaient fatigués... La mère, très douce, enlevait méthodiquement chapeaux et colifichets, rangeait manteaux et parapluies.

L'homme s'occupait de son mieux à calmer sa fillette qui pleurnichait toujours. Il la conduisit boire, la sortit sur le marchepied, voulut l'amuser en lui montrant quelque chose par la fenêtre, rien n'y faisait; et le train ne partait pas. Le père secoua l'enfant, la fit danser, la tourna, lui fit voir les voyageurs: elle pleura davantage. Des sourires s'esquissaient de côté et d'autre, mais la fillette poursuivait sa chanson.

Quand il plut enfin à la locomotive de se mettre en mouvement, les enfants se turent, bientôt s'endormirent, et le père respira. Tandis qu'il épongeait son honnête figure de cultivateur, nous l'entendîmes qui glissait à sa femme: "Tiens, sais-tu? des voyages comme ca, moi!... j'aime mieux travailleur deux jours au foin!"

Mon voisin, qui suivait la scène avec attention, n'y tint plus à cette confidence; il éclata de rire.

'Voilà, monsieur le curé, me dit-il, pourquoi les Canadiens ne voyagent pas."

J'eus l'air de ne pas comprendre. Il m'expliqua:

"Voyez-vous, monsieur le curé, quand on est anglais et qu'on n'a qu'un enfant, ou deux, ou pas du tout, on peut prendre plaisir à vivre en char ou en bateau. Mais quand on est Canadien, on s'amuse autrement.

"Moi, ajouta-t-il, j'ai seize enfants vivants. Ils sont tous mariés, hormis les deux dernières que j'ai fait déplacer tout à l'heure, et tous ont des enfants. Nous aurions les moyens de voyager, nous ne le faisons pas. Ca ne m'a jamais tenté. Il nous aurait fallu en traîner au moins trois ou quatre avec nous, c'était trop. Le rôle que joue ce brave homme ne m'a jamais souri.

"J'ai préféré dépenser mon argent à m'acheter une propriété dans Outremont pour y bâtir une maison capable de recevoir tout mon monde. Quand toute la famille se réunit nous sommes près de la centaine. Il faut voir, monsieur le curé, le beau tapage que ca nous fait! Les hommes fument, les femmes jacassent, les grandes filles jouent du piano, les petites chantent, les garcons rient et les enfants braillent; c'est réjouissant!

"Pour varier le plaisir je me suis bâti, il y a quelques années, une maison de campagne où nous passons la belle saison. Elle est au bord du fleuve, sur la terre de mon défunt père, tout près de l'endroit où je fus élevé.

"Ceux qui, de loin, voient l'immense bâtisse et la troupe d'enfants qui couvrent la grève et les galeries, prennent ma maison pour un orphelinat. Je m'en moque! Qu'ils pensent ce qu'ils voudront; pour nous, ça nous amuse.

"Tandis que les enfants pataugent sur le rivage, moi, je pousse mon canot et je vais pêcher à la petite ligne, aux bons endroits que j'ai si souvent visités, petit garçon, au retour de l'école. Parfois ça mord, d'autres fois ça ne mord pas, mais je pêche quand même et je m'amuse toujours. J'écoute au loin le halètement des remorqueurs le ronronnement des paquebots, les énormes soupirs des drageurs; je suis de l'oeil les gros bateaux qui passent et qui disparaissent aux tournants du fleuve, je me chauffe au grand soleil, je m'abandonne aux vagues qui me bercent doucement, et je songe au passé. Je plains les gens qui ne goûtent pas un tel plaisir et les jeunes générations qui les méprisent.

"Pensez-vous, monsieur le curé, que je ne suis pas cent fois plus heureux sur la terre de mon père, près de mes frères cultivateurs, au milieu de mes enfants et de mes petis-enfants, qu'à me promener du Saguenay aux Mille-Iles, et jusqu'à Old Orchard, Atlantic City ou jusqu'aux Montagnes Rocheuses?

"Restons chez nous, monsieur le curé, c'est ce qui nous convient à nous, Canadiens, avec nos familles nombreuses et nos bonnes habitudes de l'ancien temps, restons chez nous. Ca n'enrichira peut-être pas les compagnies de transport, mais ça nous permettra de vivre plus tranquilles et de mieux élever nos enfants. Restons chez nous!

"Qu'en pensez-vous, monsieur le curé? Dites."

A TABLE

Les enfants de cultivateurs ne mangeaient autrefois à la table de leurs père et mère qu'après leur première communion. Il y avait dans les familles aisées, une petite table très basse pour leur usage; mais généralement les enfants prenaient leurs repas sur le billot; il y en avait toujours plusieurs dans la cuisine, qui était quelquefois la chambre unique des habitants. Ces billots suppléaient dans l'occasion, à la rareté des chaises, et servaient aussi à débiter et hacher la viande pour les tourtières et les pâtes des jours de fête. Il ne s'agissait que de retourner le billot, suivant le besoin.

P.-A. de Gaspé.

"Les Anciens Canadiens."





LE BATTAGE DU GRAIN DE SEMENCES

De toutes les opérations qui se rapportent à la production de grain de semence pure, aucune ne présente plus d'inconvénients que le battage. Les cultivateurs qui ont de petites machines à eux ont de grands avantages sur les autres, mais ceux qui sont obliggés de compter sur des batteuses ambulantes se trouvent aux prises avec de grandes difficultés. En effet, il est fort à craindre que la machine ne contienne des graines de mauvaises herbes et des spores de maladies charbonneuses, prises dans la ferme sur laquelle elle vient de fonctionner. Mais même quand elle contiendrait du bon grain, c'est déjà un défaut presque aussi grave. Quelque peine que l'on se donne pour nettoyer une batteuse ordinaire, il y reste toujours à l'intérieur une quantité considérable de semence qui se déloge graduellement, au cours des battages suivants, des coins et des autres endroits où elle s'est introduite.

Naturellement, si ce grain était destiné à l'alimentation, la présence de quelques grains d'une autre variété n'aurait aucun inconvénient, mais c'est un inconvénient sérieux lorsque l'on produit de la semence de choix. Lorsque l'on bat différentes sortes de grain l'une après l'autre, on doit s'arranger pour faire suivre une sorte par une autre qui soit aussi différente que possible de la première, afin que l'on puisse reconnaître promptement tous les mélanges et les séparer au moyen d'un tarare ordinaire sans beaucoup de peine ni de travail.

En règle générale, il ne faut pas employer, pour la semence, les premiers sacs de grain qui sortent de la machine. Le cultivateur qui a une parcelle spéciale de semence—un acre ou deux, par exemple—de la même variété que sa récolte générale, mais en état particulièrement pur, doit battre cette parcelle spéciale après la récolte principale. Il a ainsi la certitude que toutes les graines qui restent dans la batteuse et qui peuvent en sortir avec le grain spécial sont de la même variété. Les cultivateurs qui cultivent deux variétés de la même céréale ne devraient jamais les battre l'une après l'autre, ils devraient toujours battre entre les deux une céréale différente. S'il se produit des mélanges, il est très important de pouvoir les découvrir dans le grain battu.

On ne saurait faire de règle stricte sur l'ordre dans lequel les différents types de grain doivent se succéder dans la batteuse. Tout dépend des quantités relatives de ces différents grains et de l'effet que leur pureté peut exercer sur le prix de vente de chacun. Dans chaque cas, on doit toujours demander quelle sorte de céréale a été battue en dernier lieu sur la ferme d'où vient la machine.

Les séries suivantes sont recommandées pour le battage:

Avoine, blé, orge. Avoine, pois, orge; ou orge, pois, avoine. Avoine, pois, blé; ou blé, pois, avoine. Lin, blé, avoine; ou avoine, lin, blé. Pois, blé, lin, avoine; ou lin, blé, pois, avoine. Avoine, lin, blé, orge. Avoine, pois, blé, orge.

S'il n'y avait qu'une petite quantité d'orge et qu'elle soit spécialement utile pour la semence, il faudrait naturellement changer les deux dernières séries pour en faire les suivantes:

Avoine, blé, lin, orge; ou avoine, blé, pois, orge, afin d'éviter de rejeter une partie de l'orge, ce qui serait nécessaire si elle était battue immédiatement après le blé.

Voici des séries mauvaises et tout spécialement à condamner: orge suivie de blé, orge suivie d'avoine et avoine suivie d'orge. On doit toujours éviter autant que possible de faire suivre de l'avoine par du blé, mais il y a bien des fermes où cela est probablement inévitable.

Tous ceux qui produisent du grain de semence pour la vente auront tout avantage à donner un peu d'attention à cette question des successions de récoltes pour le battage. Pour l'emploi sur la ferme, il est souvent avantageux de conserver la dernière partie de chaque lot de grain battu, car c'est cette partie qui est le moins exposée à contenir des grains d'autres types.

C.-E. SAUNDERS,
Céréaliste du Dominion.

LES GRAINS

Blé—	
No 1 Nord	120½
No 2 Nord	118
No 3 Nord	113½
No 4	110¼
No 1 Rejeté	114¼
No 2 Rejeté	112¾
No 1 Tough	111¼
No 2 Tough	109¼
No 3 Tough	106¼
Avoines—	
No 2 C W	45½
No 3 C W	44⅞
Extra No 1 Fourrage	44¾
No 1 Fourage	44¾
No 2 Fourrage	43¼
Orge—	
No 3	.74
No 4	.70
Rejeté	.65
Fourrage	.65
Lin—	
No 1 N W C	173⅝
No 2 C W	170⅝

LES PRODUITS

Patates—	
Man., lots de 10 minots. Le minot	$ .90
C.-B., lots de 10 minots. Le minot	.80
Au char, f.o.b., Wpg. Le minot	.60
Beurre de crèmerie—	
Moulé. Aux détailleurs	.30
Man. (Solids). Prix des fabriques	.29
Beurre (Dairy)—	
Moulé. Aué détailleurs	.30
fabriques	.29
No 1	.21
Oeufs—	
No 1 frais	.22
Farines—	
No 1 "patents", 98 liv.	3.30
No 2 "patents", 98 liv.	3.17½
No 3 "patents", 98 liv.	3.05
Issues de blé et avoine roulée—	
Sac de 80 livres	2.10
Son, en sacs, la tonne	19.00
Gru	20.00
Avoine cassée. La tonne	27.00
Avoine et orge. La tonne	26.00
Foin—	
No 1 Naturel. La tonne	14.00
No 2 Naturel. La tonne	13.00

BETAIL

Taureaux de poids	
1,200 livres et plus—	
De choix	$8.50 à $8.75
Bon	$8.00 à $8.25
Moyen	$7.25 à $7.75
Taureaux de boucherie	
De 1,000 livres à 1,200 livres—	
De choix	$8.50 à $8.75
Bon	$7.75 à $8.25
Moyen	$7.25 à $7.50
Ordinaire	$6.50 à $7.00
De 700 à 1,000 livres—	
De choix	$6.50 à $7.00
Bon	$6.00 à $6.25
Moyen	$5.50 à $6.00
Ordinaire	$5.50 $5.50
Taures de boucherie	
De 700 à 1,000 livres—	
De choix	$6.50 à $7.00
Bon	$6.00 à $6.25
Moyen	$5.50 à $6.00
Ordinaire	$4.75 à $5.25
Vaches de boucherie	
1,100 livres et plus—	
Choix	$6.25 à $6.50
Bon	$5.75 à $6.00
Moyen	$5.00 à $5.50
Ordinaire	$4.25 à $4.75
De 800 à 11,000 livres—	
De choix	$6.25 à $6.50
Bon	$5.75 à $6.00
Moyen	$5.00 à $5.50
Ordinaire	$4.25 à $4.75
Boeufs (Bulls)	
De choix	$6.25 à $6.50
Moyen	$5.50 à $6.25
Bologne	$4.75 à $5.25
"Cutters"	$2.50 à $4.00
"Canners"	$2.50 à $3.25
Boeufs (Oxen)	
Bon	$6.25 à $6.75
Moyen	$5.75 à $6.00
Ordinaire	$4.50 à $5.25
Veaux	
De choix	$8.50 à $9.50
Bon	$7.00 à $8.25
"Feeders"	
De choix, de 950 à 1,100 liv. Prix	$6.25 à $6.50
Bon. De 800 à 950 livres. Prix	$5.75 à $6.25
Boeufs (bulls)	$4.50 à $5.25
"Stockers"	
De 450 à 800 livres—	
De choix (breedy steers) Prix	$6.25 à $6.50
Moyen (taureaux)	$5.75 à $6.00
Ordinaire (taureaux) Prix	$5.00 à $5.50
De choix (breedy heifers) Prix	$5.75 à $6.25
Moyen (taures)	$5.25 à $5.50
Ordinaire (taures)	$4.50 à $5.00
Veaux "stocker"	
De choix	$6.25 à $6.50
Bon	$5.75 à $6.00
Porcs	
De choix	$10.25 à $10.50
Lourds	$9.25 à $9.40
Légers	$10.00 à $10.50
"Stags"	$6.50 à $7.25
Truies	$8.25 à $8.50
Moutons	
De choix. Agneaux de l'année. Prix	$9.50 à $10.00
Ordinaire. Agneaux de l'année. Prix	$8.00 à $9.00
Lourds	$7.50 à $8.00
Légers	$7.00 à $8.00

L'AGRICULTEUR AMERICAIN

Ayant eu, au cours d'un récent voyage aux Etats-Unis, l'occasion d'étudier certaines questions agricoles, j'ai été, par là même avant tout et surtout frappé de la différence des conditions sociales faites à l'agriculteur américain avec celles faites à l'agriculteur canadien.

Sans verser dans l'habituelle admiration de tout ce qui est étranger, et surtout sans m'aveugler sur le vernis superficiel que les Américains excellent à jeter sur bien des choses, je n'ai pu m'empêcher d'observer avec plaisir combien le cultivateur de là-bas était respecté et considéré de tous. Il n'a rien de notre habitant canadien. C'est un autre homme si on l'observe sous cet angle.

Ce "farmer" ne rit pas, ne se plaint pas de son métier; il ne le dénigre pas en présences de se fils; s'il n'est pas content de son sort — qui l'est? il semble n'en témoigner aucune rancoeur; en tout cas, questionné sur les bénéfices et l'agrément que l'on peut trouver dans l'agriculture, il demeure vaguement surpris et vous demande de suite pourquoi vous n'aimez pas la "country life".

Il semble aimer sa carrière et très rare sont ceux qui se répandent en propos amers et plaintifs sur leur genre de vie. Dans l'Etat de New-York surtout, beaucoup sont prospères et progressifs; ils roulent en automobile, appartiennent à des clubs de fermiers, reçoivent des journaux agricoles, s'intéressent aux données de l'enseignement et paraissent, ma foi, bien contents de leur lot.

Ce qu'il y a de plus caractéristique et de plus remarquable encore c'est l'estime générale dont il est l'objet de la part des autres classes de la société. Il est tout aussi bien vu, sinon mieux, que le médecin, l'avocat — il n'y a pas de notaire, là-bas, — et l'homme d'affaires. On ne se servira pas du mot "farmer", comme au Canada du mot "habitant", pour signifier quelqu'obseur et ignorant métier. Un jeune homme "smart" comme nous disons nous-mêmes au pays, occupe la terre paternelle sans passer pour un "minus habens". Je ne parle pas du grand nombre de ceux qui étudient dans les grandes écoles d'agriculture que l'on rencontre dans chaque Etat: ils sont encouragés de tous, et, en certains quartiers, sont plus estimés que les étudiants des autres facultés. Un jeune homme instruit qui opte pour l'une des carrières agricoles est loin d'être tenu pour un phénomène et la presse ne les signale pas à l'admiration de tous, comme nous faisons ici au pays.

Je sais bien cependant que la tendance des populations à s'agglomérer vers les villes s'est manifestée aux Etats-Unis d'une manière très sensible. J'ai été stupéfié d'apprendre par une statistique du recensement que la population rurale du Massachusetts n'est que 9 de la population urbaine, celle de New-York moins de 19, celle du New-Jersey environ 23, l'Illinois 37, etc. Il est certain que le dépeuplement des campagnes a été intense aux Etats-Unis. Mais il faudrait se garder d'ignorer que les autorités américaines du recensement ont une méthode plutôt arbitraire de démarquer la population rurale de la population urbaine. Ainsi toute personne vivant dans une ville de moins de 2,500 habitants est classiée comme appartenant à la population rurale, tandis que la population urbaine comprend les villes de 2,500 habitants et plus.

Mentionnons aussi, pour note, qu'une foule de gens possèdent des maisons de campagne et des petites fermes et travaillent cependant à la ville.

Il n'en est pas moins exact que l'agriculteur américain est moins dénigré, moins ridiculisé, plus justement apprécié, honoré et estimé que l'agriculteur canadien qui, lui est la fable de ses compatriotes — du moins les plus "creux"... et ils sont légions sur ce point.

Armand Létourneau.

DES CANONS! DES MUNITIONS!

A chaque instant, j'entends faire et refaire le calcul des effectifs énormes que les Alliés peuvent mettre en ligne.

Tantôt, ce sont les immenses réserves encore intactes de la Russie que l'on suppute; tantôt, c'est l'appoint imposant des divisions fraîches que le service obligatoire va fournir à l'Angleterre; tantôt encore, ce sont les vastes ressources dont dispose le recrutement italien.

Et l'on constate, avec une satisfaction rassurée, que les puissances liguées contre l'abominable agression allemande disposent d'une formidable supériorité numérique contre leurs ennemis.

Tous ces calculs sont sans intérêt.

Ils aboutissent à rabâcher cette vérité banale, — que nos adversaires connaissent comme nous, — à savoir: que la population de l'Angleterre, de la Belgique, de la Russie, de l'Italie et de la Serbie réunies dépasse de plus du double celle de du bloc austro-allemand, aidé de la Turquie et de la Bulgarie. Et si l'ont veut tenir compte aussi du Japon, du Portugal et des colonies anglaises, belges et françaises, la disproportion sera beaucoup plus considérable encore.

Mais le nombre d'hommes n'est rien. Ce qui compte, c'est le nombre de combattants instruits, équipés, encadrés; c'est, bien plus encore, la manière dont ils sont armés; c'est, en un mot, le nombre de fusils, de mitrailleuses, de canons, de gros canons surtout, que chacun des deux partis adverses peut dresser contre l'autre.

Lorsque nous évaluons les chances de vaincre, cessons de calculer par millions d'hommes. Calculons par milliers de bouches à feu. Et n'oublions pas qu'il y a canons et canons: ceux qui portent à 6 ou 7 kilomètres et ceux qui portent à 14 ou 16 kilomètres, — ceux qui tirent 15 coups à la minute et ceux qui en tirent 2— ceux qui lancent des obus de 10 kilogrammes et ceux qui lancent des obus de 300 kilogrammes, — ceux qui peuvent suivre une troupe d'assaut et ceux qu'il faut des heures pour déplacer.

Depuis longtemps, on a cessé d'évaluer la force d'une flotte par le nombre des marins. Ce que l'on considère, dans l'appréciation de la valeur combative d'un dreadnought, c'est sa vitesse, l'épaisseur de sa cuirasse et le poids de sa bordée, c'est-à-dire la quantité d'acier que ses canons peuvent proejter en un instant.

C'est de la même manière brutale et mathématique qu'il faut raisonner maintenant pour la guerre terrestre. La puissance d'une armée se mesure à la protection défensive qui lui assurent les retranchements et les réseaux de fils de fer barbelés, au degré de mobilité de sa grosse artillerie et au poids d'acier et d'explosifs qu'elle est capable de lancer dans un temps donné.

Certes, la valeur des chefs et l'héroïsme des soldats ont toujours leur grande et splendide part dans le résultat; mais ces éléments moraux ne peuvent produire tout leur effet qu'à la condition de tenir compte, avant tout et partout, de l'élément matériel de l'armement.

La vaillance surhumaine et l'abnégation sublime de nos troupiers ne sauraient empêcher la bataille moderne d'être une sauvage et monstrueuse besogne de destruction accomplie par une mécanique infernale.

Et lorsque je songe à ces combattants admirables résistant quand même, accrochés à des positions bouleversées, dans le tonnerre des explosions, le hurlement des projectiles, le sifflement des balles et le sinistre ricanement des mitrailleuses, — autant je me découvre avec respect devant les héros qui affrontent cet enfer, — autant je m'obstine à réclamer avant tout des machines et encore des machines pour cette atroce guerre de machines.

Des canons! des munitions!

Si nous en fabriquons toujours plus, nos ennemis font de même.

A la mobilisation, ils avaient uen avance considérable. Ils ont travaillé, non pas seulement pour la maintenir, mais pour l'augmenter.

Ils avaient une supériorité incontestable en artillerie lourde. Loin de s'en contenter, ils ont accompli un effort formidable pour l'accroître.

Ainsi, ils possédaient au début de la campagne beaucoup d'obusiers légers et de nombreux canos longs de 105 et de 130. Mais ils usaient relativement peu du mortier contre des abris cuirassés, et ils n'avaient que quelques douzaines de ces redoutables canons longs de 115 centimètres, tirant à 16 kilomètres, — dont j'avais signalé l'existence, en 1912, au gouvernement et à la commission sénatoriale de l'armée. Je laisse de côté les 380 et les 420, ces mastodontes dont la légende s'est emparée, mais qui n'ont jamais été représentés que par quelques rares exemplaires.

Aujourd'hui, le 210 est d'un emploi courant; le 305 exécute des tirs de barrage. Les canons de 15 centimètres se comptent par centaines. Des Hauts de Meuse, on en aperçoit de nombreuses batteries installées insolemment à Etain, presque à découvert.

Ce n'est pas tout. Nos ennemis commencent à employer un canon long de 21 centimètres, plus redoutable encore. Et ils ont, depuis le commencement de la guerre, créé toute une artillerie lourde à grande puissance, montée sur affûts-trucks et tirant des voies ferrées sur lesquelles elle se déplace avec la plus grande aisance.

C'est avec ses industries de guerre que l'Allemagne soutient la lutte. Ce n'est pas sur ses millions d'hommes qu'elle compte, mais sur ses mines de charbon et d'acier, sur ses innombrables hauts fourneaux, sur son immense outillage métallurgique, sur ses centaines de milliers d'ouvriers, dont une organisation prévoyante tire le maximum de rendement: pas un de ses spécialistes en travaux d'artillerie n'est aux armées.

Pour le vaincre, cessons de faire le calcul de nos millions d'hommes. Une seule chose compte: les fabriques d'artillerie. Augmentons leurs moyens. Montons des machines nouvelles. Faisons-les travailler nuit et jour. Rappelons tous les ouvriers qualifiés. Formons-en de nouveaux avec les apprentis que nos alliés et les indigènes de nos colonies pourront nous fournir.

Avec une dépense qui n'atteindrait même pas celle de quinze jours de guerre, nous économiserons des milliers d'existences irremplaçables, et les milliards que nous coûteraient des mois d'atten et d'impuissance.

Obligeons les industriels, au besoin, sous les peines les plus sévères, à doubler, à tripler, et plus encore, la production des gros canons. Mais commençons par leur en donner les moyens.

Comment nos grands ancêtres de 1793 ont-ils sauvé la France attaquée par l'Europe entière? Ce n'est pas seulement en faisant appel à toutes ses ressources en hommes: la coalition était, sur ce terrain, plus riche que nous. C'est surtout en mobilisant tous ses moyens en fabrication d'armes.

J'ai sous les yeux un arrêté des représentants du peuple aux armées, daté du 10 mai 1793, et relatif aux travaux de la fonderie de canons de Toulouse.

Il ordonne la nomination de commissaires chargés **d'inspecter, vérifier et presser chaque jour les travaux de la fonderie, d'augmenter le nombre des fourneaux, de ramasser toutes les matières nécessaires, de procurer le plus grand nombre d'ouvriers possible,** au besoin en retirant, sur les recrues levées pour les armées nouvelles, **tous les ouvriers propres aux ouvrages en fer, etc., qui compteront néanmoins comme s'ils étaient incorporés dans les cadres à remplir.**

Le salut de la patrie, en 1916, n'est pas à chercher par d'autres moyens. Mais où sont les grands conventionnels qui signaietn ces ordres admirables, ces ordres devant lesquels les têtes les plus hautes devaient se courber, — ou tomber?

Charles Humbert.

EN PROVINCE

LE PAS

MM. E.-M. Joyal, Arthur Pelletier et J.-F. Demeules sont arrivés sur le train venant du nord, la semaine dernière.

• • •

Le R. P. Bonnald, o.m.i., est de retour de Cross Lake, où il a été conduire quelques enfants indiens à l'Ecole Industrielle. Il est reparti mardi pour sa mission de Cumberland.

• • •

Naissances. — A M. et Mme Rémi Arial, une fille née mardi soir. A M. et Mme R. Carrière, une fille née lundi.

• • •

M. Martel a pris le train, mercredi, allant à Port Nelson.

• • •

Plusieurs de nos jeunes gens appartenant à l'équipe de balle au camp des Canadiens français de Le Pas se sont rendus à Melfort pour jouer dans l'équipe de la ville du Pas contre les équipes de Melfort et des environs, et comme toujours nos Canadiens français se sont distingués. Parmi les joueurs ordinaires se trouvaient Albert Lafontaine, Fred Smith et Arthur Pelletier. Ce dernier a lancé pour la première fois cette année, mais, comme d'habitude il s'est montré un rude joueur avec lequel il faut compter.

• • •

La rivière Saskatchewan commence à baisser.

• • •

M. Aurèle Pelletier a pris le train, lundi, se rendant à Saint-Hyacinthe, Québec, où il a l'intention de passer quelques semaines de vacances.

• • •

M. l'abbé Baud est l'organiste à l'église catholique, depuis le départ de Soeur Sennay.

• • •

M. Lapensé, du lac Caribou, était en ville cette semaine. Il a apporté un bon lot de fourrures qu'il a vendu $1,700.

• • •

L'ouragan qui a visité Le Pas, la semaine dernière, et qui a duré toute une nuit et toute une journée, a causé passablement de dégât parmi les arbres des propriétés réservées, le vent a aussi brisé une des grandes vitres du magasin de la Armstrong Trading Co. Le vent qui soufflait de l'Ouest fit monter la rivière de plusieurs pouces durant la nuit, et les vagues emportèrent plusieurs cabanes et du bois de corde qui se trouvaient le long de la rivière du Pas, ainsi que quelques cabanes qui se trouvaient le long du "slough" entre l'île de la mission et la ville. Les barges et les canots qui se trouvaient le long de la grève furent quelque peu malmenés par les vagues, et quelques-uns furent passablement endommagés.

• • •

Une agréable nouvelle circule que la Hudson Bay Construction Co. transportera sous peu ses bureaux de Winnipeg au Pas, et que les usines pour la réparation des locomotives, plaques tournantes, etc., seront construites au Pas, les travaux devant commencer le printemps prochain.

MM. Leblanc et Cyr, ingénieurs civils, qui ont divisé les terrains en homesteads, à la Barrière, étaient de passage en ville cette semaine. Ils sont allés, avec leurs hommes, diviser des terrains au lac de l'Orignal, où M. O. St-Godard a choisi du terrain pour commencer son ranch de bêtes à cornes. M. O. St-Godard a transporté ses animaux, la semaine dernière, au lac de l'Orignal.

• • •

M. Théophile Cuillerier a pris le train, vendredi, pour Tisdale, Sask., où il mène les bêtes à corne de M. Tom Cuillerier, sur le "homestead" qu'il a pris dans les environs de Tisdale.

D.-F. de Trémaudan.

BENSON, SASK.

Un bon nombre de citoyens ont profité de l'excursion pour aller à l'exposition de Regina. Environ une quarantaine prirent le train mercredi matin et revenaient le même soir, tous enchantés de leur voyage.

• • •

M. Florian Lachance est en visite chez son frère, M. G. Lachance et sa soeur, Mme A. Dubé.

• • •

M. Pit Plante est en congé chez son père, M. G. Plante, pour une quinzaine.

• • •

Les demoiselles de Benson ont organisé un club de balle au camp ce printemps. Elles ont conquis la palme à Ossa, la semaine dernière, à unique-mique.

• • •

Mardi soir le 25 avait lieu chez M. Ed. Leclair une soirée, au profit de la Croix Rouge. Environ 75 personnes y ont pris part. Après jeux et amusements de tous genres, un bon réveillon fut servi, et tous se quittèrent contents de leur veillée. C'est la troisième dans les environs cet été. La prochaine, qui sera une partie de crème à la glace doit avoir lieu chez M. N. Latimer, le 8 août prochain. Tous sont invités.

• • •

Le nouveau magasin de M. Wilson est presque terminé.

• • •

Pendant la tempête de jeudi dernier, un cultivateur a eu neuf animaux de tués par le tonnerre. C'est bien malheureux, bien que la pluie ait fait beaucoup de bien.

• • •

M. D. Leclair s'est acheté un petit moteur de 10 H.P. à gazolien. Il disque les trois cents acres qu'il a fait casser ce printemps. Il paraît enchanté du résultat.

• • •

Vu la belle apparence de la récolte, plusieurs cultivateurs sont à se construire de très belles maisons tout à fait modernes.

Brise de l'Ouest.

LAURIER

M. Heabel doit recevoir ces jours-ci un magnifique auto qui donnera un peu de repos à ses chevaux de louage et aidera à ceux qui aimeront visiter nos jolis lacs et notre belle montagne.

• • •

Sa Grandeur Mgr Béliveau et sa suite étaient de passage à Laurier, revenant de la bénédiction de l'église de Sainte-Rose. Nous aurions désiré lui offrir nos hommages, mais il n'a fait que passer.

• • •

Notre digne curé est maintenant à Saint-Boniface pour y suivre les exercices de la retraite. Nous serons heureux de le voir revenir.

• • •

Vendredi dernier, une grand'messe était chantée dans notre jolie église en l'honneur de sainte Anne. La parure de l'autel était magnifique.

• • •

M. l'abbé Joseph Halde, curé d'Elie, officiait, tandis qu'une nombreuse assistance laissait monter ses supplications vers notre mère du Canada, que tant de fois déjà nous a protégés.

• • •

Samedi le 22 juillet dernier, vers 7 heures du soir, une affreuse tempête s'est abattue sur notre paroisse. Heureusement qu'aucun dommage n'a été causé par la grêle.

• • •

Le magnique auto de M. Joseph Allard nous amenait mardi dernier plusieurs des sports de Sainte-Rose du Lac. M. et Mme P. Trottier ont eu le plaisir de les recevoir à leur domicile, où boivent ont goûté les joies d'une agréable soirée.

• • •

Les classes de notre école du village se fermeront lundi prochain. Les enfants n'en seront certainement pas fâchés. Cependant c'est avec regret qu'ils se sépareront de leur chère instituteur, qu'a si bien su se faire estimer durant son séjour parmi nous.

• • •

Mlle Jeanne Trottier désire rappeler à ceux qui lui ont promis un abonnement à la **Liberté**, de ne pas oublier de le lui apporter. Elle sera toujours heureuse de les recevoir.

SAINTE-MARTHE, SASK.

Depuis un mois, notre jeune paroisse, qui donne des espérances fondées, se trouve dans la jubilation, car sa grande tristesse s'est enfin changée en joie pleine.

Nous étions orphelins, et maintenant nous avons un père, et... un grand-père.

En effet, répondant aux désirs de Mgr Mathieu, notre saint archevêque de Regina, le Rév. M. Meindre, missionnaire franco-canadien, veut bien résider au milieu de nous, et pendant de longues années... nous l'espérons.

Aussi bien le nombre des places à l'église augmente sans cesse, et le prix en est presque doublé. Les recettes abondent. Tant mieux!

Nous allons payer d'abord nos dettes, — afin de nous enrichir d'autant — rendre le presbytère plus confortable et l'église plus convenable.

Mais, nous a-t-on dit, le meilleur ornement de l'église, c'est le peuple qui s'y assemble pour prier en famille notre Père des cieux; entendre la parole divine et s'asseoir à la table eucharistique.

C'est ce que nous avons fait, en particulier du 23 au 30 juillet, pendant la retraite que le Rév. M. Meindre a bien voulu nous prêcher lui-même, seul et sans aucuns frais matériels. A coup sûr ce n'est pas un fainéant ni un quêteux.

Ainsi notre bon curé missionnaire a jugé à propos de commencer par restaurer le temple spirituel de nos âmes immortelles. Il s'agit, évidemment, des âmes de bonne volonté, et grâce à Dieu, c'est la généralité.

X.



SWAN LAKE

M. Siméon Fraser est parti pour un voyage de quelques mois dans la province de Québec.

• • •

Le 12 juillet, dans l'église de Saint-Alphonse, Mlle Eulalie Fraser unissait sa destinée à celle de M. Adonaï Therrien.

• • •

La moisson est ici fort belle. Il en est de même dans les alentours.

LORETTE

Mlle Esther Bayer, institutrice, est en promenade chez ses amies, les demoiselles Gendron.

• • •

Mmes N. St-Pierre et J. St-Pierre, de Winnipeg, sont les hôtes de Mme Phaneuf.

• • •

Fritz Schumaker, élève à l'école Lorette Ouest, a très bien réussi dans son examen "d'entrance". Nos félicitations à ce jeune garçon et à l'institutrice, Mlle G. Leland.

• • •

M. George Roy, marchand, a fait l'acquisition d'un automobile "Ford".

• • •

Mme Elzéar Lagimodière est dangereusement malade depuis quelques jours.

• • •

Naissance. — Chez M. et Mme O. Joyal, un fils, qui a reçu au baptême les noms de Joseph-Alfred-Michel. Parrain, M. Mark McDermot; marraine, Mlle K. Boisvert.

Euréka.

LETELLIER

Vendredi, à une heure avancée dans la nuit, un groupe joyeux nous revenait, après avoir passé une journée inoubliable à Winnipeg Beach.

• • •

La semaine dernière Mlle St-Godard arrivait de Le Pas, pour rendre visite à ses cousines, Mmes J.-B. Ayotte et B. Bowman.

• • •

Il y a quelques jours, Mlle Cordelia Graveline nous quittait pour aller rejoindre son père et son oncle sur leur terre à Sainte-Rose du Lac. Mme L. Graveline et Mlle Mélina s'y rendront bientôt.

• • •

Dimanche soir M. et Mme Joseph Saurette donnaient un pique-nique à l'occasion de l'arrivée de MM. Israël, Télesphore et Philippe Bessette, ainsi que M. Gallant, venus avec leurs dames, en auto, de Mariapolis. Ce fut au bord de la rivière, à l'ombre des érables de Maple Leaf Farm, que dix autos bien garnies, et un bon nombre de piétons, s'y rendaient. Leur arrivée était saluée par le Union Jack qui flottait gaiement sur toute la scène. Personne ne manquait: parents, amis, voisins, et un bon nombre de jeunes gens; enfin nous en comptions 76. Un souper auquel chacun se fit un devoir de faire honneur fut servi sur l'herbe. Il y eut musique, chant et déclamations. Hélas! trop vite le soleil descendit à l'horizon, et il fallut se séparer chacun emportant le souvenir d'une agréable soirée, et remerciant M. et Mme Joseph Saurette. Il n'est pas étonnant que plusieurs aient dit: A l'année prochaine!...

• • •

Les derniers jours de juillet virent quelques fermiers coupant de la belle avoine.

Exilée.

SAINT-JOSEPH

L'honorable Joseph Bernier et M. A. Gélinas, E.E.D., tous deux délégués de l'Association d'Education des Canadiens français du Manitoba, franchissaient en auto, dimanche dernier, les 62 milles qui nous séparent de Saint-Boniface pour venir à l'heure des Vêpres rencontrer la masse de nos paroissiens. Ils étaient accompagnés de MM. Alfred Bleau, ancien maire de Saint-Boniface, Alex. Bernier, avocat, et Arthur Vermander.

M. A. Gélinas prit d'abord la parole, et après avoir félicité en termes choisis M. le Curé de l'empressement avec lequel il endossait le programme d'action de l'Association d'Education, il nous dit que "l'union de tous les Canadiens-français du Manitoba était absolument indispensable pour atteindre la fin que se propose l'Association et que pour obtenir cette union, il ne suffisait pas, comme on l'a trop malheureusement fait dans le passé, de se croiser les bras et de crier: unissons-nous, mais qu'il fallait que chacun travaille sérieusement à adopter un moyen efficace de s'unir". Le jeune orateur nous explique ensuite que le meilleur moyen de nous unir consiste à former dans notre paroisse un cercle ou groupe local qui serait comme une artère de l'Association et qui aurait une constitution modelée sur celle de l'Association elle-même. Séance tenante, M. Gélinas nous fait procéder à l'élection de nos officiers qui résulte comme suit: Président, Ernest Dionne; vice-président. Auguste Nadeau; sec.-trésorier, Hélas Fontaine; conseillers: Victor Fontaine, Louis Bérard et Wilfrid Delorme.

M. Gélinas sut vaincre l'aridité de son sujet et nous intéresser tous en nous donnant d'excellents conseils relatifs au bon fonctionnement et à la prospérité de notre cercle.

L'honorable Jos. Bernier souligne de quelques traits le discours de son jeune ami et avec son éloquence accoutumée, il nous dit la véritable position que tout vrai Canadien français digne de ce nom, doit prendre sur le terrain scolaire et les avantages que nous retirerons du cercle que nous venons de former et dont il félicite les officiers. Puis, se tournant vers les dames, il déclare qu'il ne veut pas leur faire de compliments, mais que tous savent que la femme a toujours le dernier mot et que tout ce que femme veut, Dieu le veut; il termine en les exhortant à mettre au service de notre cause nationale cette grande influence qu'elles exercent sur leurs maris.

M. l'abbé Martin remercie en quelques mots les deux vaillants orateurs de l'après-midi et nous assure que notre cercle ne mourra pas mais que, comme la race canadienne-française, il vivra toujours.

DANS LE MONDE

Ultime appel de Casement

Londres, 27. — Les juges qui ont condamné Casement à mort entendront demain un nouvel appel. Une requête en faveur de Casement a été présentée à Asquith. Elle est signée par l'évêque de Dublin, 114 autres évêques et un très grand nombre de représentants d'universités et de sociétés savantes.

On n'attaquera pas Salonique

Athènes, 27. — Les critiques militaires grecs prétendent que les Alliés teutons en sont pas en état de faire une attaque contre les formidables positions des Alliés à Salonique. Il ne reste plus sur le front bulgare qu'une seule division allemande.

Ducs et prince privés de leurs titres

Londres, 27. — Le gouvernement anglais annonce qu'il enlève au duc de Cumberland, au duc d'Albany et au prince de Schleswig-Holstein les titres et décorations qu'ils tiennent du gouvernement anglais.

Quatre navires norvégiens coulés

Londres, 27. — Quatre navires norvégiens ont été coulés par un sous-marin allemand.

Lourdes pertes anglaises

Londres, 27. — 4,433 officiers ont été mis hors de combat en trois semaines.

Expulsion d'un député irlandais

Londres, 27. — M. Laurence Ginniell, député nationaliste de North est Meath, a été expulsé de la chambre cet après-midi pour conduite malséante.

Les Turcs en déroute

Londres, 27. — La retraite des Turcs dans le Caucase dégénère en une fuite en désordre.

Berlin admet la retraite

Berlin, 27. — Un bulletin de Vienne annonce le repliement des Autrichiens devant une force russe supérieure dans le nord-ouest de la Galicie.

L'instruction en Angleterre

Londres, 27. — Le gouvernement anglais a nommé une commission pour étudier la question de la réforme du système éducationnel de l'Angleterre. On s'enquerra surtout des moyens d'appliquer la science au commerce.

La marche sur Brody

Petrograd, 27. — Les troupes russes ne sont plus qu'à dix milles de cette forteresse que les troupes autrichiennes devront bientôt évacuer.

Pires que les Boches

Londres, 27. — Timothy Healy, député irlandais, a accusé le gouvernement d'avoir arrêté 2,000 Irlandais innocents et de les avoir traités avec une cruauté et une férocité que les Allemands eux-mêmes n'ont pas manifestées en Belgique. Plusieurs députés irlandais ont aussi violemment critiqué la conduite du gouvernement anglais.

Député irlandais à l'amende

Londres, 28. — M. Ginnell, député irlandais, a été condamné à cent louis d'amende pour avoir tenté de pénétrer dans le camp de détention des prisonniers irlandais.

Capitaine anglais fusillé à Bruges

Berlin, 28. — Le capitaine Charles Fryatt a été fusillé. Il était accusé d'avoir tenté de détruire un sous-marin allemand qui lui avait intimé de faire stopper son navire.

Le bois de Delville est repris

Londres, 28. — Un bulletin officiel annonce cet après-midi que les Anglais ont capturé le bois de Delville en entier.

Nouvelle avance russe

Petrograd, 28. — Le département de la guerre annonce que les troupes russes poursuivent avec succès leur avance dans la Volhynie méridionale.

Les Serbes prennent l'offensive

Paris, 28. — Une dépêche de Salonique apprend à l'agence Havas que les troupes serbes ont pris l'offensive contre les troupes bulgares en territoire grec.

Arrestations sensationnelles en Russie

Londres, 28. — Plusieurs financiers bien connus ont été arrêtés pour manoeuvres frauduleuses. Cela a été toute une sensattion.

Les Anglais avancent au nord de Pozières

Londres, 29. — Les troupes anglaises ont hier fait des progrès au nord et au nord-ouest de Pozières. Deux violentes contre-attaques allemandes contre le bois de Delville ont été repoussées.

72 personnes succombent à la chaleur

Chicago, Ill., 29. — Soixante-douze personnes ont péri aujourd'hui par la grande chaleur qui règne ici et 140 autres ont été transportées aux hôpitaux. Le thermomètre a ateint 102 degrés.

20,400 prisonniers en une seule bataille

Petrograd, 29. — Les troupes russes ont hier fait prisonniers quatre cents officiers et 20,000 hommes. Trente-cinq canons ont aussi été capturés.

Les Anglais avancent dans la Somme

Londres, 31. — Le combat d'hier soir a permis aux troupes anglaises de s'avancer quelque peu au nord de Bazentin-le-Petit.

Repoussés par les Français

Paris, 31. — Les contre-attaques allemandes entre le bois Hem et la ferme Monacu ont été repoussés.

Les Russes à la poursuite

Petrograd, 31. — Les Russes poursuivent les Autrichiens dans la région de Brody, entre la Volhynie et la frontière galicienne.

Des dommages de $45,000,000

New-York, 31. — On évalue à $45,000,000 le chiffre des terribles dégâts causés par l'explosion au dépôt de munitions au quai de Black Tom. Trois personnes ont été tuées, une trentaine sont gravement blessées et vingt manquent à l'appel. Deux arrestations ont été faites. Le bruit de l'explosion a été entendu dans cinq états.

Les Russes traversent la Stokhod

Petrograd, 1. — Les troupes russes qui s'avancent contre Kovel ont traversé la rivière Stokhod, entre les chemins de fer de Sarny-Kovel et Kovel-Rojitche.

Le début de la troisième année de guerre

Londres, 1. — L'Allemagne a commencé sa troisième année de guerre avec presque toutes ses troupes sur la défensive et avec un front en France brisé et enfoncé en maints endroits.

L'initiative de la lutte appartient maintenant aux Alliés. A Salonique tout incline à croire que les Alliés se préparent à attaquer les Bulgares et à venger les Serbes.

DANS L'EST

La mise en liberté du soldat Néron

Québec, 27. — Le département de la justice a demandé ce matin l'intervention du procureur-général pour empêcher la mise en liberté provisoire du soldat Néron, dont le procès pour désertion est actuellement pendant.

Le canal Lachine

Montréal, 27. — Le canal Lachine a été ouvert aujourd'hui à la navigation.

On fera la grève

Montréal, 27. — Les contribuables du quartier de Delorimier ont décidé de faire la grève et de ne point payer leurs impôts tant que le conseil municipal ne les protègera pas contre les mauvaises odeurs du voisinage des abattoirs.

La chaleur à Montréal

Montréal, 27. — Le thermomètre ne marque plus que 87.6. Cependant cela a été suffisant pour causer deux autres insolations.

Remboursement de $758,248 de profits

Ottawa, 27. — La compagnie Canadian Cartridge de Hamilton, a versé la somme de $758,248 au trésor impérial. Ce sont des profits faits sur des contrats de munitions de guerre.

Mort de Mgr Blanche

Québec, 28. — On apprend la mort de Mgr Blanche, vicaire-apostolique du Golfe du Saint-Laurent. Il est mort à Paris à l'âge de 67 ans.

Une sortie contre M. Doherty

Québec, 28. — M. Armand Lavergne a gagné son point et le soldat Néron a été remis en liberté. Au cours du procès M. Lavergne a violemment dénoncé l'attitude du ministre Doherty qui tente de s'ingérer dans l'administration de la justice provinciale.

Pas de nickel canadien sur le "Deutschland"

Ottawa, 28. — Une déclaration mi-officielle affirme que le sous-marin allemand "Deutschland" ne porte aucun nickel de provenance canadienne.

Religieux noyé en se baignant

Saint-Hyacinthe, 28. — Le R. F. Fernand, de la Congrégation des Frères du Sacré-Coeur, s'est noyé en se baignant dans la rivière Yamaska.

La profondeur des rapides du Niagara

Niagara Falls, 29. — Des ingénieurs tout récemment de mesurer la profondeur des rapides du Niagara. On l'estime entre 250 et 1,000 pieds.

Un terrible incendie ravage le nord d'Ontario

Toronto, 31. — Six villages ont été détruits par les feux de forêts durant la journée de samedi. On porte le chiffre des victimes à deux cents. Les villages détruits sont: Metheson, Kelso, Monteith, Homer, Nuska et Iroquois Falls. La plus grande partie de Cochrane a aussi été détruite. Porquis, Tinunins et Ramore ont aussi fort souffert. On a retrouvé 80 cadavres à Matheson. Cinquante colons auraient péri à Nuska. Le feu détruisit ce village en quinze minutes.

250 personnes ont péri

Haileybury, Ont., 1. — Les derniers rapports portent à 250 le chiffre des victimes dans l'incendie qui a détruit six villages du nord de l'Ontario. Ces pertes se répartissent comme suit: Nushka, 101; Monteith, 63; Ramore, 14; Kelso, 2; Iroquois Falls, 15; Matheson, 335; Cochrane, 20. A peu près la moitié des victimes sont des colons canadiens-français.

Le procès des ex-ministres

Winnipeg, 27. — Le jury suivant a été choisi dans le procès des ex-ministres: C.-H. Stonehouse, fermier de Balmoral; Daniel Dicks, fermier de Toulon; Thomas Morrisson, fermier, 368, rue Home, Winnipeg; H.-D. Palmer, entrepreneur, Parkview, St James; L. Winnett, manoeuvre, St. James; James Chisholm, fermier de Strathewan; Percy Webb, gérant, St. Andrews; A. Blair, graveur, 279 chemin eFrry, St James; John Moyse, commerçant de chevaux, 836 avenue Wolseley, Winnipeg; J.-H. Stephens, fermier de Dugald; S. Pomroy, plâtrier, 231 rue Inglewood, St. James; A.-E. Chum, fermier d'Argyle.

Le premier témoin de la couronne était l'architecte Victor Horwood. Son témoignage occupera plusieurs séances de la cour. On croit que le procès durera six semaines.

Chez Mémére

Dès notre tendre enfance, en ce temps-là comme aujourd'hui, c'était l'habitude, les petits enfants de la ville allaient passer leurs vacances chez leurs grands parents à la campagne.

Pour nous, il n'y avait pas d'endroit plus frais, de villégiature plus à la mode que chez mémère. L'impression en était si forte et si pénétrante que si l'un de nous disait: Je m'en vais chez mémère, tu ne viens pas? autant valait dire: Je m'en vais au paradis. : . terrestre.

C'est que ce mot magnifique évoquait en nous toute une kyrielle de souvenirs et faisaient désirer le bonheur sans mélange. Si vous ne me croyez pas, allez le demander aux Desgroseillers, aux Daigneaults, aux Montpetits, à tous les voisins; ils vous en diront des nouvelles.

Quel était donc l'aimant inconnu, le charme secret qui nous attirait, et nous-groupait, frères, soeurs, cousins, cousines, oncles, tantes, si souventes fois réunis sous le vieux toit paternel?..

A cette question, je dois répondre: **la famille.**

Nos préparatifs de vacances étaient faits un mois d'avance: engins de pêche, fusils à air, mandolines, ballons, pelottes, cartons de dessin, peinture, le tout était dans les valises de linge, et les régimes de bananes, que l'oncle Pierre avait charge d'amener avec ses infâmes de neveux et de nièces qu'il allait chercher au bateau à vapeur vers 8 heures du soir.

Plus d'un se rappelle de la grosse jument "Fan" qui prenait deux grandes heures pour nous amener de eBauharnois à Saint-Louis. Deux heures de jouissances indicibles passées à chanter, à crier, à batifoler.

On dit que le coeur des grands parents se dédouble pour leurs petits-enfants; on prétend même que leur amour pour eux est plus grand que pour leurs propres enfants. Ce n'était pas la peine de nous le dire; on l'aurait cru sans cela, rien qu'à la façon dont mère grand nous recevait.

Au bois les hommes! nous criait-elle du bas en haut de l'escalier, pour nous réveiller le matin. De la fenêtre qui donnait sur le jardin, on remarquait des ruches d'abeilles qu'on saluait avec bonheur, car nous savions qu'au cours de l'été ces habiles ouvrières nous confectionneraient leur meilleur miel, le miel du mont Yvette, — s'il l'eût fallu — à notre intention.

Mes pensées, en ce moment, ressemblent à ces abeilles qui butinent sur la terre paternelle. Iront-elles à la pointe, faire une partie de pêche et y manger des cerises après s'être baigné à la rivière; voleront-elles au coteau y cueillir des pommes, des fraises ou des framboises, des mures, ou plutôt resteront-elles à la maison. Tenez, si nous allions aux foins.

On nous l'avait bien recommandé avant de partir de la maison: "Il faudra aider aux grands parents." Leur venir en aide, c'était un plaisir pour nous; on s'amusait en travaillant; mais plus **souvent qu'autrement,** c'était un embarras pour eux. C'est égal, après avoir éconduit les vaches au coteau ou au bout de la terre, — quelquefois aussi j'allais mener le lait à la fromagerie, le déjeuner pris, nous partions trois ou quatre gars avec l'oncle Pierre, le gérant de la terre, en grande charrette, chercher du foin.

Je revois encore la grande allée, longue de trente arpents, bordée de gros ormes et de peupliers, coupée de barrières de perches à tous les cinq acres. Et tout le long du trajet nous chantions:

Toujours en grande charrette
Faluron, falurete.

Le foin coupé de la veille, il s'agissait de faire des **veilloches** ou mettre en **mulons.** Nous passions la belle journée au champ. Si nous n'étions pas toujours opiniâtres au travail, nous étions pour le moins très ponctuels à l'heure de la mangeaille. De temps à autre, dans l'après-midi, mon oncle s'accoudait sur sa fourche, allumait une bonne pipe et nous contait une histoire, après quoi nous allions chercher la cruche d'eau cachée à l'ombre d'une **veilloche.**

Au coucher du soleil, à l'heure où le vent fraîchit, nous retournions à la maison, moëlleusement assis sur le voyage de foin, tout près de l'échelette d'en avant, le long de la perche. Nous respirions plus à l'aise la brise capiteuse du mil fraîchement coupé et les **goglus** égrenaient leurs trilles sonores dans l'espace. Restait à serrer le foin dans les greniers. C'est là qu'il faisait chaud à fouler sous les clous et les planches. Nous en sortions comme dans un four à chaud.

L'heure de la soupe nous réunissait tous autour de la grande table. Vous dirai-je le menu: du lait en abondance, de la crème, de la **sagamité,** parfois de soupe aux pois, des patates nouvelles, des fèves et de la viande. Quel vacarme! Quel tapage pendant le repas. Chacun racontait ses exploits; c'était la pêche miraculeuse de l'un, la table à piquenique que l'autre avait dressée sous les grands noyers, au bout de la pointe. Et l'on parlait des projets pour le lendemain. C'est ainsi que la tristesse ne chômait pas chez nous, car nous étions tous des Belle-Humeur.

Il fallait nous voir le soir jouer sur la pelouse, courir, se rouler, s'y coucher jusqu'au moment où la grand'mère nous criait: "Approchez, mes petits, je vais vous couter un conte; j'ai appris que vous aviez été bien sages aujourd'hui. Oui, sages... Contez-nous le petit Cheval-Vert, que Perreault a oublié d'insérer dans son recueil. Et elle savait nous intéresser. Tantôt elle nous rappelait l'épisode de 37 avec une fidélité digne des plus grands historiens, tantôt elle aimait à parler des premiers temps de la paroisse, où grand'père était obligé de gagner sa vie bien péniblement, vendre la cendre de ses chênes pour en faire de la potasse, aller 12 milles à cheval pour se rendre à la messe...

Le firmament était tout piqué de points d'or quand elle avait fini, et il ne fallait pas s'amuser davantage, car elle était pour nous **chanter pouilles.**

Combien de jours plus heureux les uns que les autres nous avions passé ainsi et toujours terminés par la grande prière et le grand chapelets dits par ma tante Adeline, qui s'acquittait de ses pieuses fonctions mieux que le curé lui-même. Ce serait toute une scène à vous décrire que cette prière en famille, selon les poses de chacun, la voix et la vitesse ou la lenteur qui accompagnaient les réponses.

Ainsi s'écoulaient nos jours d'enfance sous la protection de Dieu et la tendre sollicitude des grands-parents. Je ne crois pas que nous ayions connu une seule journée triste.

Les jours de pluie se passaient à dire le chapelet, car mémère disait: "C'est de l'or qui tombe, mes petits enfants; il faut remercier Dieu". Puis à lire, dessiner, jouer au piton, aux dames, aller entendre conter les fameux contes de Jos. Elie sur la tasserie, dans la grange. Encore un sujet de dessin pour l'artiste Emile.

Combien de souvenirs nous pourrions ajouter. Jours de dimanche, jours de noces d'or de grand-père et grand'mère et mariage du dernier de leurs garçons, noces d'argent d'une de leurs filles, fiançailles de leurs petits-enfants.

Peut-être serait-il bon de conclure en disant que nos forces physiques et morales se développaient à la campagne chez mémère, à tel point que nos parents y venaient passer quelques jours avec nous pour tremper leurs âmes et faire provision nouvelle de courage, d'énergie, d'endurance, de gaieté et de patience, pour entreprendre la lutte pour la vie

Paul-Bernard.

KULTUR

Un grondement sinistre au loin se fait entendre,
L'Allemand dans Paris a juré de se rendre
Qu'importent les obstacles, les lois et les traités,
La Belgique innocente a dû livrer ses clefs.
Apôtres de Satan, dans un torrent de flammes,
Les Huns ont égorgé des enfants et des femmes,
Comme un flot débordant ils ont tout envahi
Pillant et ravageant la terre qui les maudit.
Sur la scène du monde, Néron daignez paraître
Princes les plus barbares que la terre ait vu naître,
D'un Kaiser si cruel auriez-vous deviné
Les atroces supplices que ce monstre a rêvés?
D'un enfant de douze ans, martyre si sympathique
Ecoutez l'épisode dont l'exemple est unique.
Il est minuit. Là-bas, au fond de la vallée,
Se traîne dans la boue de cadavres jonchée
Un officier français, tombé dans la bataille,
Les deux jambes brisées sous une pluie de mitraille.
Sous le toit d'un hangar, plus près de sa frontière
Il voulait pour toujours refermer sa paupière.
En attendant la mort, sa seule délivrance,
Il plonge dans la nuit son regard vers la France.
Sur ses lèvres sanglantes il presse un crucifix
De son beau sacrifice offrant à Dieu le prix.
Le Ciel entend sa voix. Bientôt à ses côtés,
Une humble paysanne, par les balles épargnées,
Lui prodigue mille soins, croyant tromper la nort
Qui, de ce brave, hélas! doit terminer le sort.
—"Soyez mille fois bénie, enfant de l'étranger,
Soupire le moribond. Une nation mutilée,
A son devoir fidèle ne saurait succomber...
Malgré les nombreux lâches qui voudraient l'égorger.
Pour un peuple si noble, j'aime à verser mon sang."
Et l'ange de merci, qui n'avait pas seize ans,
Fièrement répondit: "La France est notre amie,
Pour elle nous voulons sacrifier notre vie.
L'infâme d'outre-Rhin nous eût tous épargnés,
Si nous avions omis nos voeux les plus sacrés.
Aujourd'hui même, ici, évitant les obus,
Mes parents avaient fui, hélas! ils ne sont plus.
Un frère de douze ans, tout tremblant de frayeur,
Me reste seul au monde pour calmer ma douleur."
Des larmes mêlées de sang coulaient de sa paupière,
Lorsque soudain un cri venant de la clairière,
Fit tressaillir celui qui attendait la mort,
De cette infortunée songeant au triste sort.
"Fuyez! s'écria-t-il. L'ennemi embusqué,
De ce refuge a pu sonder l'obscurité,
Au regard des Prussiens cherchez à vous soustraire.
De ces tigres affamés, évitez la colère."
Mais à sa voix, en vain, voulut-elle se rendre,
L'ennemi de toutes parts, avait pu les surprendre.
"A mort, criaient cent voix, un officier de France
Tombé entre nos mains, malgré sa vigilance,
Doit payer de sa vie l'audace incomparable
De montrer devant nous un front inébranlable."
Plus vive que l'éclair, notre jeune héroïne,
Au même instant s'élance comme une main divine,
Protège de son corps le Français que la rage
Avait rendu plus fort pour venger cet outrage.
Mais l'ennemi furieux, visant ces misérables,
En se divertissant de leurs cris lamentables,
Allait exécuter les deux infortunés,
Lorsque leur capitaine soudain crie: "Arrêtez,
Pourquoi tant se hâter de finir leurs supplices,
De torturer ces gens, je ferai mes délices,
D'une vierge si tendre, estimez la valeur,
Tombée entre nos mains, elle fera mon bonheur."
A peine eût-il parlé que ses soldats féroces,
La soumettaient déjà à des tourments atroces.
De ses cris déchirants, elle implorait en vain
Ces monstres avaient perdu tout sentiment humain.
Frémissant de colère, à ce touchant spectacle,
Le moribond français, comme par un miracle,
Se redresse aussitôt, lançant des yeux l'éclair.
"Approchez, leur dit-il, le maître du tonnerre,
Par les mains d'un mourant va châtier l'insolence
De cette bande impure qui veut souiller la France.
Allons, chiens d'Allemagne, frappez si vous l'osez.
Tant que la nort m'épargne, vous serez exposé,
A tomber sous mes balles.
.....Mais je me sens faiblir,
Un peu d'eau me suffit... bientôt je vais mourir."
... ...
Attiré par les cris de sa soeur qu'on torture
Paraît alors l'enfant. Sans écouter l'injure
De l'officier prussien, il court vers le Français,
Etanche enfin sa soif, sans reculer jamais.
"Quel est ce présomptueux, demande l'Allemand,
Que la mort le châtie, sous mes yeux, à l'instant.
D'un peuple qui nous brave, il faut punir l'audace.
Des Belges et des Français exterminons la race.
Mais de cet insensé tyrannisons le sort.
—Pour aider l'ennemi, tu mérites la mort.
Malgré ton inprudence, ta vie je protègerai,
Si tu prends ce fusil et vise...... ce.... Français."
... ...
En entendant ces mots qui lui déchirent le coeur,
L'enfant bondit de rage, exprimant son horreur...
... ...
"L'enfer n'eut pas voulu réclamer pour mon âme,
De plus horrible pacte que ton projet infâme.
Moi... du sang d'un Français connaissant tout le prix,
Traître je deviendrais pour épargner ma vie?...
Frappez!!!... Mon coeur est prêt. Cent fois plutôt mourir,
Et cueillir pour la France la palme du martyr..."
... ...
"A mort, crie l'Allemand, qu'il soit exécuté,
Si de mon dernier mot il ignore la bonté."
... ...
"Puisque tu l'as voulu, s'écrie alors l'enfant,
Je saisirai cette arme et viserai à l'instant,
Non pas celui que j'aime, mais toi... lâche... bourreau...
(Il se retourne vivement et vise le capitaine allemand)
Le Ciel l'avait voulu... je t'ouvre le tombeau."
... ...
Un tumulte d'enfer remplit bientôt ces lieux.
Voyant tomber leur maître, ces monstres odieux
Se jettent sur l'enfant, le visent de tous côtés.
... Le jeune héros chancelle, mortellement blessé,
Mais sur ses lèvres roses, murmurant sa prière,
On entendit ces mots, gage d'une âme si fière.
... ...
"Dieu de tous mes ancêtres, daignez sauver la France.
Bénissez son drapeau, synbole de vaillance,
... Que dans tout l'univers, emblême de liberté,
...Il flotte... pour redire... sa gloire... et... sa bonté.
...Enseigne aux trois couleurs... pour qui... je sais mourir,
...Pour ton honneur... j'aimais... le plus cruel martyre...
...Que dans tes plis sacrés... on inscrive à jamais...
La honte à l'Allemand... et l'honneur... aux Français
...Que.. tu sois.. mon linceuil... voilà mon dernier voeu...
...Reçois mon dernier souffle et mon... dernier adieu!..."

ALEXIS VALLET.

N.B.—L'émouvant récit raconté plus haut avec tant de talent par M. Vallet, instituteur à Notre-Dame de Lourdes, est absolument véridique; les témoins existent encore; et les détails en ont été recueillis de la bouche de l'un d'eux par M. Dumousseau, de la **Liberté,** lors de son passage à Compiègne, en octobre 1914.

LES ROIS DE L'AIR

Un contre six

L'**Officiel** vient, par quatre fois, de révéler au grand public le nom d'un des héros de l'air, rival de gloire et de bravoure de Navarre et de Guynemer, le sous-lieutenant Charles-Etienne Nungesser.

Guynemer est mince et frêle. Navarre, large et puissant; Nungesser est un colosse, grand, fort, à figure ronde, la mâchoire volontaire, les yeux fixes, très blond, très calme. Un calme sous lequel couvent des tempêtes.

En juillet 1914, il s'engage au 2e hussards, car il est à la fois cavalier, chauffeur, aviateur, et c'est à cheval qu'il commence la campagne. Il a 22 ans.

Sa première citation lui vaut la médaille militaire, après avoir été nommé brigadier. C'est le 3 septembre, dans la retraite de Charleroi. Son peloton de cavalerie, arrivé près de Coucy-le-Château, est coupé, son officiel blessé, les hommes cernés. Alors, Nungesser se révèle: mais laissons la parole à la citation officielle:

"Son officier ayant été blessé au cours d'une reconnaissance, le mit tout d'abord à l'abri, puis, avec l'aide de quelques fantassins, s'empara d'une auto allemande, après avoir mis les officiers qui l'occupaient hors de combat et rapporta les papiers qu'elle contenait en traversant une région battue par les feux de l'ennemi."

Il y avait trente-huit balles dans la voiture, et ceux qui ont vu conduire Nungesser ont quelque faible idée de la trombe qui dut passer ce jour-là dans les lignes boches.

L'auto était une voiture française, une Mors, volée par les Allemands. Au régiment, on donna la voiture à conduire à Nungesser et on l'appela le "Hussard de la Mors". Un jour qu'il la conduisait, il entendit des territoriaux qui s'exclamèrent: "C'est-y pas malheureux que des vieux comme nous soient aux tranchées, pendant que des jeunes comme ça, y s'baladent en auto!" Dégoûté d'être traité d'embusqué, Nungesser laisse la voiture sur la route et déclare qu'il ira dans l'infanterie ou dans l'aviation. Il était déjà un peu pilote, il avait son brevet civil; on le met dans l'aviation, et d'avril à août 1915, il va faire du bombardement.

Il mit ainsi cinquante-trois bombardements à son actif, dont trois lui valurent des citations à l'ordre de l'armée, les 22 avril, 12 juin et 30 juillet, à la V. B. 106. Mais l'instinct de la chasse est plus fort que tout, et le 9 août 1915, au-dessus de Nancy, juste au zénith de la place Stanislas, Nungesser, sur son Voisin de bombardement, attaque un albatros, le force à combattre et le descend devant Moncel à coups de mitrailleuses. Nouvelle citation à l'ordre de l'armée.

Juste à ce moment, un camarade monte sur son avion, le brise, et voilà Nungesser à pied. Il en profite pour passer dans l'aviation de chasse, sur le "parasol" Morane-Saulnier. Il abat coup sur coup, les 15 octobre et 28 novembre, deux appareils ennemis. Sa tactique est d'une brutalité effroyable. C'est la rentrée en force dans l'adversaire. En novembre, il passe sur monoplace Nieuport, et le 4 décembre il est fait chevalier de la Légion d'hon-
l'ont accueilli avec gratitude, mais il serait incomplet et inefficace si nous n'y joignons pas les secours frapper ce splendide héros. Il a nargué la mort, échappé aux balles, ramené son engin criblé en volant au-dessus des tranchées. Un banal accident, en essayant un avion d'un nouveau type, à Buc, va briser ses ailes. Il tombe de 200 mètres de hauteur et, des débris de l'aéroplane, on sort un corps pantelant, mâchoire fracassée, un trou au crâne, contusions internes, des côtes fracturées, les muscles de la jambe arrachés. Nungesser reste cinq jours dans le coma, et un mois après il se promène dans l'hôpital avec des béquilles, un appareil lui soutient la mâchoire, on lui a réparé la voûte du palais, on le réforme.

De pareilles natures n'admettent point le repos à l'heure où les autres combattent. Nungesser s'indigne, tempête; à force de supplications, il obtient de se réengager. On accepte et on lui donne un congé de convalescence de trois mois. Il le refuse, se fait monter dans son avion, part au front, et en moins d'une semaine abat deux avions boches et un drachen. Il est promu sous-lieutenant avec l'admirable motif suivant:

"Adjudant Nungesser, est un brave et un remarquable exemple d'énergie physique et morale. Grièvement blessé dans un accident d'aviation, réformé No 1, s'est réengagé, a refusé un congé de convalescence de trois mois, a rejoint son escadrille le 29 mars, a depuis cette date fourni des efforts intensifs, se dépensant sans compter malgré son état, a volé dix-neuf heures en six jours, livré douze combats, forçant chaque fois ses adversaires à la fuite, en a abattu deux et un drachen et a eu, à quatre reprises, son appareil atteint par des balles et des éclats d'obus."

Dans le livre d'or de l'armée française, si riche en actions d'héroïsme surhumain, il est peu de lignes qui puissent effacer celles-là.

Une sorte de frénésie glorieuse a saisi le vaillant blessé, qui se traîne avec peine une fois descendu de son appareil. Rien ne lui fait peur désormais. Le 25 avril, nouvelle citation pour avoir attaqué, seul, trois avions et en avoir abattu un. Le 27 avril, il tombe dans une escadrille de six appareils de chasse: trois fokkers, trois L. V. G. Il attaque le dernier, bondit sur lui, le mitraille et le descend. C'est son septième adversaire tombé dans nos lignes. Mais il est entouré par les cinq autres. Plus de mille balles sifflent autour de lui. Il a l'idée géniale de foncer au milieu de la troupe, et ses ennemis doivent s'arrêter de tirer pour ne pas se fusiller l'un l'autre. Nungesser revient avec vingt-huit balles dans son appareil, sept dans le moteur, dont cinq cylindres fonctionnent encore; une balle a traversé son chaussé, une autre son casque. L'appareil vole à peine et passe à 800 mètres de tranchées ennemies, où on le crible de nouveau. Il s'abat, enfin, sauvé, dans nos lignes.

L'**Officiel** a relaté cet effroyable combat d'un homme contre six. Moins heureux que Nungesser, son camarade Boillot devait, quelques jours après, dans une rencontre analogue, trouver la mort.

Ce héros simple a un fétiche effroyable, un coeur brodé, représentant un cercueil entouré de flambeaux, au-dessus d'une tête de mort entre deux tibias, blanc sur noir, et il le pose sur son propre coeur.

Et c'est le coeur d'un brave!

Georges Prade.

COMMENT ON TRAVERSAIT LE FLEUVE EN CANOTS, DURANT L'HIVER

Il y a un demi-siècle et plus, la traversée entre Québec et Lévis, ne se faisait pas l'hiver, en bateaux à vapeur, mais bien en simples canots. M. Napoléon Legendre a donné à ce sujet des renseignements très curieux:

Aussitôt que la navigation se fermait, vers la fin de novembre, une flottille de canots ou pirogues, montés par de hardis canotiers, habitués au plus dur travail, remplaçaient les bateaux à vapeur qui avaient fait le service durant l'été. Ces canots avaient de vingt-cinq à trente pieds de long. Ils étaient découpés et creusés dans d'immenses troncs de pin, choisis avec soin et n'ayant ni noeuds ni fissures. Les deux bouts étaient relevés comme les **lisses** d'un traîneau, et le fond était légèrement arrondi et recouvert d'une pièce plate de bois franc clouée sur toute sa longueur pour tenir lieu de quille. Avec cete forme, le canot courait rapidement dans l'eau et pouvait être traîné facilement sur les champs de glace ou les **buttons** qui lui barraient la route. Il pouvait porter une très forte charge, avec quinze à vingt personnes en plus. L'équipage était composé d'hommes choisis et habitués à cette rude besogne. Ils portaient des habits de laine et de longues bottes appelées **bottes sauvages,** dont les tiges leur montaient usqu'aux hanches.

Ordinairement, pour traverser le fleuve, on choisissait le moment de l'étale, ou la fin de la marée, alors que le courant était à peu près nul. Quelquefois, cependant, il-n'y avait pas à choisir; il fallait partir sur-le-champ. Ce sont ces passages qui étaient surtout dangereux. Le canot, avec son chargement, était traîné au bord de la **batture** que formait la glace arrêtée sur la rive. On attendait alors un moment favorable c'est-à-dire une étendue d'eau libre ou une glace assez mince et pas trop tassée, puis les canotiers lançaient l'embarcation et s'y jetaient, chacun à son tour, à mesure qu'elle quittait la glace ferme. Aussitôt que le canot était complètement à flot, on pagayait avec la plus grande vigueur, car il n'y avait pas de temps à perdre. On tournait la tête du canot dans une direction diagonale au fil de l'eau: mais il fallait souvent faire des détours pour se tenir dans l'eau claire ou parmi les glaces flottantes; ou bien, si les passages étaient trop étroits, ou les glaces trop étendues pour les contourner, on hissait le canot sur la glace et on le traînait jusqu'à une mare prochaine. Quelquefois même, il fallait le traîner ainsi, avec son chargement, jusqu'à la rive opposée. Souvent, la glace cédait sous le poids, et les canotiers se trouvaient précipités à l'eau, jamais cependant à une grande profondeur, et il est rare qu'ils fussent immergés plus haut que les tiges de leurs longues bottes.

Dans l'eau libre, ils pagayaient avec la plus grande célérité. Le capitaine se tenait debout à l'arrière et gouvernait, avec un autre homme, également debout à la proue, pour guetter avec soin les endroits les plus favorables. En marche, les mariniers chantaient gaîment les vieilles chansons canadiennes. "En roulant ma boule", "Vole, mon coeur, vole" etc., etc. Puis, dans les moments difficiles, on entendait la voix sonore du capitaine crier à ses matelots: "Allez-y, mes p'tits coeurs! Mardi, mes enfants! Envoyez fort, as pas peur! Encore une petite **tune".** Tout cela entremêlé de bonnes grosses farces pas trop spirituelles, mais empoignantes tout de même. Souvent les passagers y joignaient leurs saillies, et les vigoureux éclats de rire chassaient le froid et la fatigue.

C'étaient de braves gens et de gais compagnons.

L'atterrissage était souvent plus dangereux encore que le départ. Il fallait bien calculer l'endroit et le moment; car la glace flottante qui passait avec une vitesse de trois ou quatre milles à l'heure, se pressait constamment contre les blocs fixes de la rive, et si le canot se faisait prendre entre ces deux murailles aiguës, il était broyé comme verre, avec tout son contenu. Quand on pouvait atteindre quelque endroit sûr et abrité, comme une anse ou l'espace compris entre deux quais, où la glace restait stationnaire, le débarquement s'opérait avec assez de facilité; mais quand on était obligé d'aborder en plein courant, il fallait toute l'habilité du capitaine et tout le sang-froid de l'équipage pour éviter de sérieux accidents.

Naturellement, le lecteur, qui voit tout ceci de loin et en imagination seulement, ne peut pas se faire une idée des dangers réels de ce court passage, d'un mille à peine, — qui pourtant prenait quelquefois les proportions d'un véritable voyage. Il faut bien remarquer que je n'ai jusqu'ici parlé que d'un passage sans accident ou même sans incident remarquable. Malheureusement, il n'en était pas toujours ainsi.

Souvent, les canots, partis pendant le plus fort du baissant, étaient incapables de lutter contre la glace et le courant et se faisaient entraîner, avec leur cargaison vivante, à plus de quinze à dix-huit milles du point de départ, par des froids de vingt à trente degrés au-dessous de zéro. Il fallait alors sauter du canot sur la glace et courir de toutes ses forces pour s'empêcher de geler.

Napoléon Legendre.

"Revue Populaire."



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente: cultiver cinquante acres en plus. Une patente de préemption peut être obtenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

COMMENT ON SE NOURRIT EN ALLEMAGNE

(Suite de la page 1)

militaire, une farine tirée des cadavres d'animaux (**Thierkorpermehl**). Cette macabre mixture, espérons qu'on ne la servira pas dans les **Speisegemeinschaften,** ces fameuses cuisines en commun, dont toute la presse allemande paraît en ce moment très férue, et que M. de Batocki aurait l'intention d'inaugurer bientôt. L'idée est celle-ci: puisqu'il faut, à tout prix, proscrire le gaspillage et réaliser des économies, pourquoi ne pas préparer des repas d'un type unique et destinés à tous. La cuisine collective, c'est la suppression du "coulage". Déjà les essais tentés par certaines villes de l'Empire ont donné des résultats satisfaisants. A Barmen on distribue quotidiennement 6,000 litres de soupe, à raison de 20 pfennigs la portion. Charlottenburg a installé des restaurants populaires, à prié réduit, où l'on débite 50,000 portions par mois. La municipalité se propose même de faire préparer, dans de grands et vastes locaux, des repas qu'on distribuerait au public par des débits qui seraient répartis dans toute la ville. Chacun pourrait ainsi emporter chez soi des plats bien préparés et bien accommodés. A Cologne, on a organisé quarante-cinq magasins de vente, où on peut acheter des pommes de terre, du riz, du gruau, du hareng, du lait condensé. Les cuisines populaires de Hambourg nourrissent 120,000 habitants sur 880,-00. On essaie même des cuisines roulantes, pour aller de quartier en quartier. Hanovre et Düsseldorf ont pris également, et avec succès, des initiatives analogues. Mais ces tentatives, si intéressantes qu'elles soient, restent isolées, et il ne nous paraît pas qu'on puisse les généraliser sans se heurter à des difficultés insurmontables. Ce qui n'empêche pas le **Vorwaerts,** enchanté d'une organisation qui lui semble être une étape dans un immense phalanstère, riches et pauvres, assis à la même table, partageront le même brouet.

Le peuple se lamente. — Manifestations et émeutes

En attendant ces agapes fraternelles et unitaires, le peuple se lamente. Ici et là, ces lamentations se sont traduites par des vitres brisées, des boutiques saccagées, des manifestations vite réprimées, mais qui dénotent le degré de colère auquel parviennent peu à peu ces hommes caporalisés, soumis, disciplinés. Surtout, n'en tirez pas pour le moment des conclusions qui risqueraient d'être prématurées. Dans quelques semaines, l'Allemagne aura terminé ses moissons qui, dans l'ensemble, s'annoncent satisfaisantes. D'autre part, le blé roumain arrive à pleins wagons, et la Hollande fait tout ce qu'elle peut — et elle peut beaucoup, pour envoyer ses oeufs, son beurre, ses légumes, son bétail à nos adversaires. Dans deux mois, et sauf la viande et la graisse qui vraisemblablement resteront rares, le Michel allemand mangera à peu près à sa faim, à condition qu'il n'ait pas très faim. Et, repu et rassassié, il oubliera ses misères et ses rancunes.

Les spéculateurs et les accapareurs

Pas toutes cependant. Une haine lui restera accrochée au coeur: celle qu'il couve en ce moment contre les spéculateurs et les accapareurs qui s'enrichissent pendant qu'il s'appauvrit, qui se gavent alors qu'il jeûne, qui jouissent alors qu'il peine et qu'il souffre. Etre rationné, l'Allemand l'accepte, puisqu'il le faut. **Deutschland über alles.** Mais rationné et pas grugé. Or, à l'heure actuelle, ne vous y trompez pas, ce ne sont pas les privations qu'il endure qui énervent le plus le peuple allemand: ce qui l'irrite et l'exaspère, c'est le spectacle des profiteurs cyniques et sans vergogne qui utilisent la crise alimentaire pour réaliser de scandaleux bénéfices. Contre ces spéculateurs, dont les odieuses manoeuvres raréfient les denrées alimentaires, contribuent à la hausse et aggravent ainsi la pénurie des vivres, sa bile s'amasse et s'accroît. Chaque jour d'ailleurs la presse alimente sa colère et le dossier que les journaux constituent à l'usage de la vindicte populaire est véritablement écrasant. Entr'ouvrons-le.

Des exemples

"L'autre jour, annonce le **Berliner Tageblatt,** on a fait une descente de police chez le maître boucher Hohne, Skalitzerstrasse, 97. On a trouvé, dans les greniers et dans les caves, des rangées de jambons fumés en nombre inimaginable."

Il accumulait

"Voici plusieurs semaines, dénonce à son tour la **Kolnische Zeitung,** un des plus grands charcutiers de Berlin, Biesold, annonçait: plus de viande. Malgré des arrivages fréquents, Biesold ne vendait plus que du "leberwust". Or, dans ses énormes caveaux frigorifiques, on a trouvé des quintaux de lard, de jambon, de viande fumée, de graisse. Son élégante villa de Wansee récélait également d'incroyables quantités de provisions."

On cache de la viande dans les salles de bain

Quelques jours plus tard, le **Berliner Tageblatt** révèle que la somptueuse maison de plaisance, à Eichwald, du boucher Hohne, déjà nommé, avait reçu pareille destination. "D'ailleurs, le fait est commun. Les bouchers et les charcutiers ont inventé d'invraisemblables cachettes. La police, devenue subitement sévère, va de découverte en découverte. Ici, ce sont des salles de bains qui dissimulent les victuailles. Là, dans les chambres à coucher, sous les dentelles, on exhume de longs chapelets de saucisses. Les dénonciations des gens de maison pleuvent. La police a institué un bureau spécial où l'on reçoit les dénonciations orales". C'est aussi dans la salle de bains que le charcutier Voss, de la Novalstrasse, a séquestré ses précieuses marchandises. trois quintaux de lard et trois quintaux de cervelas, si nous en croyons la **Kolnische Zeitung,** qui ajoute que ledit charcutier "ne vend d'ailleurs qu'à une clientèle choisie, qui paie cher, sans nul souci des prix officiels".

Vendre cher: c'est l'essentiel

Vendre cher, le plus cher possible, sans s'embarrasser des souffrances dont ils sont la cause, voilà la préoccupation de tous ceux qui détiennent des denrées alimentaires ou qui produisent: commerçants, intermédiaires, agriculteurs. L'agriculteur Niebel, d'Osterwieck (Harz), s'écrie: "**Je préfère employer mon lard et ma graisse comme cambouis plutôt que de les vendre aux pauvres.**" Et ceci nous raconte avec une indignation exaspérée la **Magdeburger Volksstimme,** lui vaut un acquittement. Scandaleuse également la risible condamnation à 100 marks d'amende du Syndicat des bouchers de Friedberg (Hesse), dont "les membres n'avaient pas craint de faire grève pour protester contre l'ordonnance fixant des prix maxima."

Comment l'on fait monter le prix

Qu'il s'agisse de viande, de charcuterie ou de conserves, tous les spéculateurs rivalisent de zèle et d'ingéniosité. Pour le poisson, explique la **Frankfurter Zeitung,** savez-vous pourquoi, malgré les pêches fructueuses de la Baltique occidentale et du littoral du Schlesvig, les prix montent à Berlin d'une façon continue? Tout simplement parce que les marchands en gros télégraphient à leurs fournisseurs de la côte de ne pas faire d'envois, sous prétexte que le marché est abondamment pourvu. Ainsi en supprimant les trains de marée, ils parviennent à rester maîtres des cours, qu'ils élèvent à leur gré.

Les intermédiaires

Parmi ces "vampires" de l'alimentation, comme les appelle le **Kreuzzeitung,** ceux qui soulèvent incontestablement les colères les plus vives sont ces milliers d'intermédiaires par les mains desquels passent les marchandises, et qui prélèvent chacun leurs bénéfices. Depuis que le commerce de tout ce qui se mange est devenu une véritable bourse de spéculation et d'agiotage, le monde commercial est envahi par une foule de personnages, sans aucune compétence professionnelle, tarés pour la plupart, et qui ne cherchent qu'à gagner rapidement le plus d'argent possible. Marchands d'habits, horlogers, charbonniers, courtiers marrons, garçons de restaurant, anciens bookmakers s'installent, la journée durant, au café, et de là achètent et vendent par téléphone les marchandises les plus hétéroclites. Tous les journaux ont raconté l'odyssée de ce stock de 40 quintaux de saucisses, qui, après avoir passé par un certain nombre d'intermédiaires, dont un marchand de charbon, un fournisseur d'articles de boulangerie et un horloger, avait fini par aboutir à l'office d'alimentation de la ville de Menden, dans un état de complète décomposition. Mais cet état de choses déplorable n'a-t-il pas été aggravé par l'incurie gouvernementale ou par la maladresse des mesures qui ont été prises? L'autorité militaire n'a-t-elle pas, par des achats inconsidérés, contribué à faire monter les prix, en raréfiant sans nécessité les marchandises? La bureaucratie, en écartant systématiquement les commerçants, n'a-t-elle pas assumé une tâche qui dépassait de beaucoup ses forces et sa compétence? Les dernières semaines qui ont précédé le départ du ministre Delbruck sont remplies de ces récriminations. Le **Berliner Tageblatt** dresse de la crise un bilan qui, dans l'ensemble, nous paraît assez exact et semble bien répondre aux préoccupations du moment:

Les dictateurs

"Toutes les mesures du gouvernement ont été partielles, hésitantes, tardives, contradictoires et souvent non appliquées. Une des plus grandes causes du malaise est qu'il n'y a pas eu d'autorité centrale munie de pouvoir suffisant. L'Allemagne possède d'abord vingt-cinq dictateurs, qui sont les vingt-cinq généraux commandant les régions, dont chacun légifère pour soi, pour sa région, sans s'occuper des autres, et, avec une souveraine incompétence, lance desd écrets sur les vivres, sur les sermons et sur les modes. Au-dessous d'eux est la légion innombrable des sous-dictateurs, les autorités des cercles, des districts et des communes. Chaque cellule veille jalousement sur les denrées qu'elle possède et n'en veut laisser au voisin que le moins possible.

La désunion intérieure

Le Bundesrath n'est plus rien; le moindre préfet ou bourgmestre pratique sa politique de clocher, où les intérêts locaux trouvent largement leur compte. Heydebrand, le chef des agrariens, ne l'a pas caché. L'Allemagne revient à la désagrégation du Saint-Empire romain. L'Oldenbourg, le Mecklembourg ferment leurs frontières intérieures, en dépit de la constitution fédérale. Berlin n'a pas de saucisse parce que la Bavière ne veut pas laisser sortir son bétail. Mais la ville de Dachau prive Munich de beurre et d'oeufs, et Kehl ne laisse pas porter un litre de lait à Strasbourg. Les interdictions d'exportation (**Ausfuhrverbote**) par lesquelles se prémunissent depuis les grands Etats jusqu'aux petites communes, aboutissent à une misère générale."

La dictature de l'alimentation

La situation étant telle, l'idée d'un organisme centralisant tout **ce qui touche à l'alimentation,** ayant à sa tête une personnalité compétente et exceptionnellement énergique, "un Hindenburg de l'intérieur", ne relevant que de l'empereur et possédant pleins pouvoirs sur les autorités locales dans toutes les parties de l'Empire, cette idée a rapidement fait son chemin et opéré sa trouée, malgré les résistances qu'elle pouvait encore rencontrer. Couvert de fleurs officielles, Delbruck prend sa retraite, et le 22 mai, le chancelier, autorisé par le Bundesrath, crée un officier d'alimentation (**Kriegsernahrungsamt**). La présidence de cet office est confiée, **après** pas mal d'hésitations, à M. von Batocki, ancien président de la Prusse Orientale, auquel on confère les pouvoirs les plus étendus. Le "dictateur" réquisitionne les denrées, les matières premières, et en général tout ce qui est utile à l'alimentation humaine et à la nourriture du bétail. Il réglemente l'exportation, l'importation et le transit. Il régit la vente, la consommation et le prix des denrées. Dans les interviews qu'il a données au lendemain de sa nomination, M. von Batocki a daigné protester contre l'épithète de dictateur accolée à son nom, sinon à sa fonction. En réalité, jamais épithète ne fut plus justifiée. N'a-t-il pas, en dehors des pouvoirs que je viens de dire, le droit, en cas d'urgence, de prendre, sans l'assentiment préalable du Bundesrath, toutes les mesures qu'il jugera indispensables, quitte à les soumettre ensuite à l'Assemblée. Enfin, n'est-il pas autorisé à donner des instructions **directes** aux administrations des Etats confédérés?

On l'accepte à contrecoeur

Aussi, c'est la mort dans l'âme et sous l'aiguillon de la nécessité que le Bundesrath, où l'esprit particulariste a conservé des racines profondes, a accepté qu'un fonctionnaire **impérial** reçoive le droit de diriger les autorités locales, sans passer par l'intermédiaire obligé des gouvernements. Alors que les conservateurs prussiens, soucieux ne pas voir les Etats confédérés réduits à la situation "d'associations de communes", ont toujours considéré avec une extrême méfiance ce qui ressemble à un accroissement de puissance du ministre de l'Intérieur impérial, une telle innovation, qui tend à effacer le caractère fédératif de l'Empire, et à renforcer le pouvoir de la bureaucratie, ne pouvait pas ne pas être accueillie sans une très vive répugnance.

Les inquiétudes de certains états

A cette répugnance, joignez les inquiétudes de certains Etats, la Bavière, par exemple, qui, moins atteinte peut-être par la crise alimentaire, craint qu'on ne la considère comme un grenier d'abondance et qu'on ne l'exploite au plus grand profit de l'Allemagne du Nord. Songez aussi à l'hostilité sourde des agrariens, auxquels l'autonomie des autorités locales offrait le grand avantage qu'ils pouvaient exercer sur des agents aisément accessibles une domination facilement acceptée. Et comprenez bien que la somme de toutes ces oppositions, où un particularisme inquiet s'ajoute à l'égoïsme des intérêts privés, complique encore une tâche qui s'annonce déjà par ailleurs si malaisée. Pour passer à travers les écueils et éviter les pièges qui lui sont tendus, il faudra à M. von Batocki beaucoup de doigté et de souplesse Mais, pour donner satisfaction à la masse populaire qui l'attend à l'égal d'un Messie et le salue comme son sauveur, il faudra également au dictateur une fermeté et une énergie exceptionnelles. Enfin, il prend possession de son poste au plus mauvais moment. Les réserves de l'an dernier sont presque épuisées, et six semaines séparent encore l'Allemagne de sa prochaine récolte. Les privations que le peuple endure, son amertume contre une répartition des vivres entreprise sans discernement et poursuivie sans programme, sa colère grandissante contre les intermédiaires, les accapareurs et les spéculateurs, sa rancune contre les riches qui ont encore le superflu, alors que depuis longtemps il n'a plus le nécessaire, créent dans tout l'Empire une surexcitation des esprits et en même temps une dépression du moral qui, à la longue, pourraient bien saper l'édice. Allons, ce ne sont pas les difcultés qui manqueront à ce nouvel Hindenburg. Nous nous ingénierons d'ailleurs à lui en créer quelques autres, et il convient de féliciter la Conférence économique, qui vient de terminer ses travaux, d'avoir recherché et précisé les mesures qui contribueront à garrotter encore davantage nos adversaires. Mais, en même temps, nous nous épargnerons l'illusion de penser que le blocus, doublé de la guerre d'usure, amènera la décision. La décision, **c'est sur les champs de bataille qu'il faudra aller la chercher.** Tant que le peuple allemand, dupé, trompé et berné, croira à la victoire, ou, au pis, à la paix nulle, il criera, mais il tiendra. Le jour où ses armées auront subi leurs premiers revers, alors nous assisterons à des réactions intéressantes, et la paix ne sera probablement plus très lointaine.

René Moulin.

Contre les plaies qui ne se referment pas. — Avez-vous une plaie qui ne veut pas se refermer? Essayez alors l'Huile Electrique du docteur Thomas. Elle fera disparaître l'enflure, l'excès de chairs, chassera le pus et préparera le terrain pour de la peau nouvelle. Elle a la réputation de guérir et des milliers de personnes peuvent témoigner qu'elle a réussi là où les autres huiles avaient failli.

On ne peut plus compter les cures opérées par le Holloway's Corn Cure. Ce remède a en lui un pouvoir qu'on ne peut trouver dans aucune autre médecine.

POUR LES "BLESSES" DE L'ONTARIO

Liste des donateurs

Le trésorier-général de l'A. C. J. C. est heureux d'accuser réception des dons suivants:

Les enfants des écoles de Ville-Marie $70 (sacrifice de leurs prix); la Commission scolaire de Dorval, $50; les élèves du collège d'Arthabaska, $45; M. U. Hotte, de Sudbury, Ont., $42.22; le Conseil Labelle No 1122 de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, $10.85; la Commission scolaire de Sainte-Rose de atford, $12; la Commission scolaire de Saint-Zotique, comté de Soulanges, $7; M. Jean Faucher, $1.

Ont souscrit $100 chacun: les Commissions scolaires de Saint-Henri de Montréal, de Saint-Simon de Bagot, de Richmond et les élèves du premier cours du pensionnat de LaChine.

Ont souscrit $25 chacun: M. le curé et les paroissiens de Thetford Mines, les commissions scolaires de Saint-Prosper de Dorchester, de Saint-Athanase d'Iberville, de la Côte des Neiges et de Saint-Jean-Berchmans, de Montréal.

Ont souscrit $20 chacune: les commissions scolaires de Lauzon (partie est) et de Saint-Raphaël de l'Ile Bizard.

On souscrit $15 chacun: les demoiselles enfants de Marie de La Malbaie, les écoliers de la ville de Bedford, M. P. Benoit, de Hull, et les commissions scolaires de Sainte-Euphémie, de Saint-Joseph de Lévis, de Saint-Georges d'Henryville, de Notre-Dame de la Victoire de Lévis et de Deschambeault.

Ont souscrit $10 chacun: MM O. Martineau et fils de Montréal, les Artisans Canadiens français d'Iberville, le cercle LaVallée No 343 de l'Alliance Nationale, les écoliers de la municipalité scolaire de Stanbridge-est et les commissions scolaires de Saint-Yvon de Gaspé, de Sainte-Cécile Masham et de Saint-Aimé, comté de Richelieu.

Ont souscrit $5 chacun: Mlle Yvonne de Chaunac, le cercle Saint-Pierre No 47 de l'Union Saint-Pierre, le Conseil local de l'Union Saint-Joseph des Chutes Shawinigan, les cercles Montcalm No 31, LeMoyne de Longueil, Champlain No 108 et Saint-Vincent No 42 de l'Alliance Nationale, les commissions scolaires de Saint-Louis de Gonzague et d'Ely-Nord, les Conseils Nos 7, 20, 114, 192 et 196 de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, les élèves de l'école de la Grosse-Isle, P. Q., et la Société Sainte-Famille de la paroisse du Très Saint-Rédempteur de Montréal.

Ont souscrit $2.50 chacun: M. l'abbé Léonide Primeau et M. A. Sabourin, tous deux de Sifton, Manitoba.

Ont soucrit $2 chacun: Mlle Marie Hudon, de Hull, M. C.-J.-B. Bourdel, de Howell, Sask., le cercle Jeanne-Mance No 91 de l'Union Saint-Pierre, et le cercle Bourget No 79 de l'Alliance Nationale.

Ont souscrit 25 sous chacun: MM. Hilaire Turmel et Henri Faucher.

A tous et de tout coeur nous offrons nos meilleurs et nos plus sincères remerciements.

Le trésorier-général de l'A. C. J. C.

Prière d'adresser toute nouvelle souscription à M. Emile Girard, 160, rue Saint-Jacques, Montréal ou à M. Onésime Chalifour, trésorier du Comité régionnal québecois de l'A. C. J. C., 209, rue Saint-Jean, Québec.

Le Comité.

Les chiffres fournis par le bureau du commerce étranger et domestique des Etats-Unis, signalent une diminution sensible dans les achats de nourriture de toutes sortes pour l'Europe, pendant les premiers mois de cette année, par comparaison aux quantités énormes qui ont été achetées pendant la période correspondante de la première année de guerre. Au cours des neuf premiers mois terminés en mars, les exportations des produits alimentaires venant des Etats-Unis accusent une diminution de valeur de $63,000,000 par comparaison aux exportations corespondantes de l'année précédente. Les exportations de viande et de produits de viande ont augmenté, ils se chiffrent en neuf mois par un total de $180,000,000 contre $132,000,000 l'année précédente. Mais en raison du déficit dans les exportations de produits panifiables, la valeur totale des exportations a baissé de $956,000,000 à $893,000,000.

NOS PETITS ORPHELINS ONT LEUR PIQUE-NIQUE

Mercredi dernier avait lieu le pique-nique annuel donné aux orphelins de Saint-Boniface et de Winnipeg par le Winnipeg Automobile Club, sous la présidence de M. F. E. H. Luke.

Dès 1.30 heure, trente autos décorés de drapeaux s'alignaient devant l'Hospice Taché et cent vingt-cinq enfants y prenaient place. Chacune des fillettes était munie de jouets, d'un pavillon et de bonbons, amusements fournis par MM. Emmett et Hamilton, capitaines du joyeux bataillon.

Le groupe se rendit au parc de la ville où devait se réunir le personnel des six différents orphelinats. Quand tous les invités eurent répondu à l'appel, cent onze autos, après avoir parcouru les magnifiques allées du parc, traversèrent les rues Tuxedo, Académie, le pont Osborne, l'avenue Assiniboine et la rue Principale, où la fanfare du 190me régiment se mit en tête de la procession qui se dirigea vers le parc Kildonan.

Dans le courant de l'après-midi, il y eut concours de courses, et des prix offerts par les membres du club furent distribués aux heureux gagnants. Cet amusement terminé, différents jeux furent organisés jusqu'au moment où, au commandement du Commissaire A.-R. Morrison, un long défilé de six cents enfants fut convié, au son de la fanfare, vers des tables somptueusement garnies et auxquelles les petits hôtes firent grand honneur.

Vers les 6.30 heures, heure du retour, les enfants des orphelinats Saint-Boniface et Saint-Joseph offrirent leurs remerciements sincères aux auteurs de l'agréable après-midi. Puis des chants suivis de récitations traduisirent en termes émus la profonde gratitude de ces jeunes orphelins pour ceux qui s'ingénuent à leur procurer de douces jouissances. Aux "Benjamins" revint l'honneur de présenter des bouquets à M. le président et à sa dame.

A 7 heures, après avoir parcouru un espace de 30 milles dans la ville, tous rentrèrent sous leur toit d'adoption, emportant un fidèle et reconnaissant souvenir de leurs bienfaiteurs, et heureux comme on l'est à cet âge à la perspective d'unelongue nuit d'un paisible sommeil.

Un témoin.

LA CROIX ROUGE FRANCAISE

Le Comité de la Croix Rouge Française au Manitoba possède le câblogramme suivant:

26 via Feh. Paris, May 7, 1916.
Le Capitaine Gauthier,
Winnipeg, Canada.

Félicitons initiative. Attendons lettre avant proposer statuts demandés. Suivant précédents, titre officiel serait Croix Rouge Française, Comité de Winnipeg.

Le Comité annonce qu'il a reçu vendredi, le 28 juillet, une lettre du Marquis de Vogüé, président du Comité central de la Société à Paris et qu'avant d'opérer un remaniement de la Société, il prévoit un délai de correspondance pour arriver à une compréhension complète de la proposition d'affiliation officielle contenue dans la lettre de M. de Vogüé, et qu'en attendant un arrangement définitif, il décide de suspendre pour un temps nécessaire les opérations de cette société à Winnipeg.

D'ici là les personnes du comité qui s'intéressent activement à cette grande oeuvre de Croix Rouge Française continueront de s'en occuper d'une façon privée et indépendante.

Le Secrétaire,
H. Brinon.

RESULTAT DES EXAMENS DE MUSIQUE

Couvent des Saints Noms de Jésus et de Marie, Saint-Boniface

Grade IV. — Avec distinction: Mlles A. Bernier, E. St-Germain, M. Kelpin.

Grade III. — Avec grande distinction: Mlles A. Simoens, A. Larivière. Avec distinction: Mlles M. VanBellephem, Y. McMillan, A. Thibeault. D'une manière satisfaisante: Mlle C. Fortier.

Grade II. — Avec grande distinction: Mlles J. Blanc, L. Branchaud, H. Collin, H. Wynant, S. Gabour, B. Brisebois, M. Charlet, A. St-Laurent. Avec distinction: Mlle M.-P. Bélanger.

Grade III. — Harmonie. — Avec grande distinction: Mlle C. Toupin. Avec distinction: Mlle M.-A. Béliveau. D'une manière satisfaisante: Mlle J. Smith.

Grade II. — Théorie. — Avec grande distinction: Mlles J. Lavoie, E. St-Germain, A. Chale, M. Van Belleghem, J. Marcoux, M. Mager, A. Larivière. Avec distinction: Mlles A. Bernier et A. Simoens.

Prix offert par l'université à l'élève qui a conservé le plus grand nombre de points au couvent de Saint-Boniface. Mérité par Mlle A. Simoens.

SAINT-BONIFACE

M. Poulain, inspecteur des écoles, a été démis de ses fonctions.

* * *

Notre conseil a tenu lundi soir une réunion à laquelle assistaient tous ses membres moins l'échevin Sutherland. On a décidé de dépenser $2,000 en améliorations au poste No 2. La taxe sera cette année de 26 "mills".

* * *

M. l'abbé D. Lamy, directeur des **Cloches**, et M. l'abbé Rocan, curé de Sainte-Agathe, sont partis hier pour la province de Québec.

* * *

La retraite du clergé s'est terminée samedi. Elle était prêchée par M. l'abbé Gariépy.

* * *

Sa Grandeur Mgr l'archevêque est allé à Stony Mountain dimanche.

* * *

La compagnie Cusson Agencies Ltd. a appris la destruction par le tonnerre de la grange de M. J.-O. Lambert, de La Broquerie. Les pertes sont de $1,000, en partie couvertes par les assurances qui sont de $500.

* * *

Le révérend frère Félix-Eugène, supérieur des Maristes au Canada et aux Etats-Unis, était en visite au collège de Saint-Boniface, la semaine dernière. Il a aussi visité la maison de Saint-Pierre Jolys. Il est parti samedi pour visiter différentes villes de l'Ouest.

* * *

La population belge de Saint-Boniface a célébré samedi soir au Club Belge l'anniversaire de la conquête de l'indépendance de la Belgique. Il y eut discours par M. Elias et M. N. Pirotton.

* * *

M. le sénateur LaRivière est l'hôte de son fils M. Alexandre LaRivière.

* * *

M. J.-M. Guimont, de la Colombie-Britannique, est l'hôte de sa soeur, Mme A.-J. Joly, 27 rue Masson.

* * *

Mme Georges Généreux, de La Broquerie, est décédée vendredi à l'hôpital de Saint-Boniface. Mme Généreux a été victime d'un accident. Le cheval qui conduisait leur voiture fut frappé par un train. Mme Généreux eut le crâne fracturée.

* * *

Un docteur dans la maison. Ceci est exactement ce que chaque famille possède lorsqu'elle a le Novoro du Dr Pierre sur l'étagère de la boîte à médecine. Bien des maladies sérieuses ont été arrêtées ainsi dès leur formation, et la douleur, les soucis et les épreuves ont été épargnées. Il est fourni seulement par des agents spéciaux, libre de tous droits, ou par les propriétaires, le Dr Peter Fahrney and Sons Co., 19—25 So. Hoyene Ave., Chicago, Ill., E.-U. d'A.

A L'UNION CANADIENNE

Nous invitons particulièrement tous les amateurs de balle au camp à assister à la partie qui aura lieu vendredi à Winnipeg, à l'angle des rues McRae et McGregor, près de l'édifice Forum, contre l'équipe Alaska Bedding.

Si nous gagnons cette partie, ça veut dire que nous sommes les premiers de la ligue. N'ayez pas peur, cette fois-ci il y aura des agents. de police.

* * *

Le printemps on "s'aime", l'automne on récolte, et l'hiver on ojuit des labeurs de l'été. A l'Union c'est toujours le printemps.

C'est peut-être la raison pour laquelle le blé baisse.

Délice.

AU SACRE-COEUR

Naissances

Sainte-Marie. — Marie-Mélanie-Adélien, fille de Joseph Sainte-Marie et de Obéline Fortin. Parrain, Clovis Lussier; marraine, Marie Lussier.

Charron. — Joseph-Louis-Jean-Baptiste-Lucien, fils de J.-G. Charron et de Yvonne Descoteaux. Parrain, Jean-Baptiste Descoteaux, représenté par Roméo Descoteaux; marraine, Joséphine Descoteaux.

Roy. — Marie-Agnès-Clara, fille de J.-Thomas-Hippolyte Roy et de Marie-Clara LaBossière. Parrain, Arthur Saint-Onge; marraine, Marie-Agnès LaBossière.

Mathieu. — Marie-Jeannette-Gabrielle, fille de Joseph-C. Mathieu et de Christiana Auclair. Parrain, R.-G. Mercier; marraine, Jeannette Bisaillon.

THE T. EATON Co LIMITED
WINNIPEG CANADA

LES AMITIES DU SERGENT

Un certain sergent Raggenbush, alsacien, jadis de la Légion Etrangère, vétéran de campagnes au Tonkin, etc., engagé volontaire au début de cette guerre, blessé une demi-douzaine de fois, ami intime de Joffre, etc., se réclame de l'amitié de M. Charles Muller, professeur de littérature française à l'Université du Manitoba. M. Charles Muller nous prie d'apprendre au public français qu'il n'en est rien. Le sergent Raggenbush lui fut envoyé il y a trois semaines par M. Schicklé, alsacien, cuisinier chef du Royal Alexandra. Le dit sergent voulait pérorer sous le patronage de l'Alliance Française. Et c'est en qualité de membre de l'Alliance Française que le reçut M. Muller. Deux ou trois interviews eurent lieu et M. Muller, constatant l'incompétence du susdit sergent, lui donna congé. D'autant plus qu'une conférence ne pouvait à l'heure actuelle avoir lieu sous le patronage de l'Alliance Française, car cette dernière a pris la clé des champs pour se reposer des émotions de l'année dernière.

TOURNOI DE TENNIS

Nous apprenons avec plaisir qu'un groupe canadien-français d'amateurs du tennis organise un torunoi auquel seront conviés tous les joueurs de tennis de langue française du Manitoba. M. Siméon Dussault, de Saint-Boniface, est président du Comité d'organisation.

Tous ceux qui veulent participer à ce concours sont priés de se mettre en relations avec lui.

MISE AU POINT

Une déplorable erreur s'est glissée dans notre chronique d'Inwood du 18 juillet. On y lisait: "Le 29 juin, Mlle Jos. Hébert donnait naissance à un garçon et une fille, etc." Nul doute que nos lecteurs ont sur le champ saisi l'erreur de typographie. Cela échappa à notre oeil lors de la correction de l'épreuve. Un correspondant de Inwood nous signale cette déplorable erreur. Nous nous empressons donc de rectifier. Il aurait fallu lire: "Mme Jos. Hébert donnait naissance à un garçon et à une fille".

Au moment d'aller sous presse, notre correspondant d'Inwood nous signale lui aussi cette erreur.

Nous offrons nos excuses à Mme Jos. Hébert et à tous ceux qu'a pu froisser cette malheureuse erreur typographique.

DANS L'OUEST

On publierait les noms de ceux qui ne donnent pas

Winnipeg, 26. — On suggère de publier les noms de ceux qui étant riches ne souscrivent pas au Fonds Patriotique.

Les Doukhobors incendient

Canora, Sask., 27. — Une douzaine de Doukhobors ont mis le feu à la résidence de Peter Veregin. Après s'tre dépouillés complètement de leurs vêtements, ils s'assirent nus autour de la maison en flammes et demeurèrent là jusqu'à ce que tout eut été consumé. La Police Montée a arrêté ces incendiaires.

Journaliste allemand noyé

Alameda, Sask., 27. — Rudolph Backm, ancien rédacteur d'un journal allemand à Winnipeg, s'est donné la mort en se jetant dans un petit étang.

Un village menacé

Swift Current, Sask., 27. — Un incendie, qui à un moment menaça de destruction tout le village, a détruit de fond ne comble la propriété de la compagnie Revelstoke. Trente-deux chevaux ont péri dans les flammes.

Lieutenant-gouverneur du Manitoba

Winnipeg, 28. — Sir James Aikins a été nommé lieutenant-gouverneur du Manitoba. Il entrera en fonctions le 1er août prochain.

La révision des listes électorales

Winnipeg, 28. — Les juges de comté sont actuellement en conférence pour discuter de la préparation des listes électorales.

On demande la conscription

Winnipeg, 28. — La Ligue du Recrutement a adopté une résolution demandant au gouvernement fédéral d'adopter la conscription pour le Canada. La Ligue de Recrutement se plaint de l'apathie du public qui n'assiste pas aux réunions qu'elle tient.

Il tue son petit compagnon

Holland, Man., 31. — Ernest Warren, 13 ans, a été tué par son frère Charles, 17 ans. Le fusil que tenait Charles partit accidentellement.

Moins d'arrestations

Winnipeg, 31. — En juillet 28 personnes ont été arrêtées ici pour ivrognerie. C'est 233 de moins que durant le mois précédent.

Noyade dans la rivière Rouge

Winnipeg, 31. — James Crook s'est noyé dimanche soir en se baignant dans la rivière Rouge. Le corps fut repêché quelques instants plus tard par deux nageurs experts. Tous les efforts faits pour le rappeler à la vie furent vains.

Il tue accidentellement son père

Saskatoon, Sask., 1. — John William Hardy, âgé de 52 ans, citoyen bien connu de North Battleford, a été tué par son fils âgé de 10 ans. Ce dernier jouait avec un petit fusil qu'il ne croyait pas chargé.

M. C. M. McLennan, éditeur conjoint du "American Sheep Breeders Journal", Chicago, en discutant un argument sur "La vente des laines" donne le conseil suivant aux cultivateurs canadiens: Si vous avez des moutons, conservez-les et achetez-en davantage si vous pouvez vous en procurer; suivez les instructions que vous donnent vos associations relativement à la tonte et à l'emballage de la laine et vendez votre laine en coopération, par l'intermédiaire de l'association, et sur un marché où les acheteurs se font concurrence. Il est impossible que vous y perdiez. Les fabriques américaines ont besoin de votre laine, si les filatures canadiennes n'en veulent pas. Si le gouvernement devait rétablir l'embargo sur les laines, ne vendez pas au premier qui se présente, atendez qu'un prix faovrable vous soit offert. Si vous avez une ferme, et que vous n'ayez pas de moutons, achetez-en, tout de suite, même si vous êtes obligé pour le faire de vendre quelques veaux ou quelques porcs. "Les moutons viennent en premier lieu et l'on ne parle plus que de laine aujourd'hui. Pensez-y."